

LA CONFRÉRIE DE LA DAGUE NOIRE

Tome 6½

LA FILLE DU VAMPIRE

(Father Mine de JR WARD)

À Caldwell, dans l'État de New-York...

Depuis toute éternité, les vampires mènent une guerre sans merci contre la Lessening Société, des égorgeurs aux ordres de l'Omega, le mal absolu.

La race est défendue par un groupe de Guerriers : La **Confrérie de la Dague Noire**.

Après un été particulièrement meurtrier pour les vampires, leur aristocratie, la Glymera, a été décimée et ses demeures pillées.

Le programme pour l'entraînement des jeunes vampires a été arrêté, et seuls trois d'entre eux, John Matthew, Qhuinn et Blay, sont restés comme soldats auprès de la Confrérie.

Cet épisode se situe après l'union de Phury, "Le choix du Vampire", alors que le ZeroSum existe encore, au début de "La Vengeance du Vampire".

Zsadist est le plus sombre des Frères. Enlevé enfant à sa famille, il a vécu esclave durant des décennies. Après avoir craint de perdre sa shellane, Bella, durant sa grossesse et son accouchement, il a des difficultés à gérer la présence de sa fille, Nalla.

Et les cauchemars récurrents de son passé deviennent de plus en plus violents.

Bella est tiraillée entre son amour pour Zsadist, et ses inquiétudes maternelles. Ayant elle-même grandi sans père, sous la tutelle de son demi-frère Rehvenge, elle craint que l'enfant ne se sente repoussée et n'en souffre. Alors qu'elle décide de quitter la Confrérie, elle apprend que Zsadist a été grièvement blessé.

Autres personnages : Les autres membres de la Confrérie, le Roi Aveugle, Wrath, et Rhage, Vishous, Butch et Phury ; les shellanes des guerriers : la reine Beth, Mary, Marissa, Doc Jane et Cormia ; Fritz, le vieux doggen ; Havers, le médecin-vampire ; les soldats : John Matthew, Qhuinn et Blaylock ; Rehvenge, le demi-frère de Bell, qui dirige le club ZeroSum que fréquentent les Frères...

LEXIQUE DES TERMES ET DES NOMS PROPRES

Ahvenge : Vengeance, généralement menée par un mâle au profit d'une femelle

Appel : Période de fertilité des vampires femelles (durée moyenne de deux jours), accompagnée d'intenses pulsions sexuelles. En règle générale, l'appel survient environ cinq ans après la transition d'une femelle, puis une fois tous les dix ans. Tous les vampires mâles sont réceptifs à proximité d'un vampire femelle pendant cette période, qui peut s'avérer dangereuse, caractérisée par des conflits et des combats entre des mâles rivaux, si la femelle n'a pas de compagnon attiré.

Au-delà : Dimension intemporelle où les morts retrouvent leurs êtres chers et passent l'éternité.

Confrérie de la Dague Noire : Organisation de guerriers vampires chargés de protéger leur race contre la *Lessening* Société. Des unions sélectives leur ont conféré une force physique et mentale hors du commun, ainsi que des capacités de guérison rapide. Les membres sont admis dans la Confrérie par cooptation. Agressifs, indépendants et secrets par nature, les Frères vivent à l'écart et entretiennent peu de contacts avec les autres castes, sauf quand ils doivent se nourrir. Ils font l'objet de nombreuses légendes et d'une vénération dans la société des vampires. Seules de très graves blessures peuvent leur ôter la vie.

Doggen : Serviteur d'une espèce particulière parmi les vampires, qui obéit à des pratiques anciennes et suit un code d'habillement et de conduite extrêmement formel. Les *doggens* peuvent s'exposer à la lumière du jour, mais vieillissent relativement vite. Leur espérance de vie est d'environ cinq cents ans.

Ehros : Élué entraînée aux pratiques sexuelles.

Élués : Vampires femelles au service de la Vierge Scribe. Elles ont un haut statut social, mais leur orientation est plus spirituelle que temporelle. Elles ont peu d'interaction avec la population civile, ou les mâles en général, mais peuvent s'unir à des Frères pour assurer leur descendance. Elles possèdent des capacités de divination. Dans le passé, elles avaient pour mission de satisfaire les besoins (sang ou sexe) des membres célibataires de la Confrérie, mais cette pratique est tombée en désuétude.

Esclave de sang : Vampire mâle ou femelle assujetti à un autre vampire pour ses besoins en sang. Tombée en désuétude, cette pratique n'a cependant pas été proscrite.

Glymera : Cœur de l'aristocratie, ensemble des membres du plus haut rang.

Hellren : Vampire mâle dans un couple. Un mâle peut avoir plusieurs compagnes.

Leelane : Terme affectueux signifiant « chérie ».

Lessening Société : Organisation de tueurs à la solde de l'Omega. Ses membres sont les *lessers*.

Lesser : Membre de la *Lessening* Société. Ex-humain devenu non-vivant, qui a vendu son âme à l'Omega. Il est chargé par son maître d'exterminer les vampires. Seul un coup de poignard en pleine poitrine le fait disparaître. Il est impuissant et n'a nul besoin de s'alimenter ni de boire. Avec le temps,

il perd toute pigmentation (cheveux, peau, iris). Il dégage une odeur de talc très caractéristique. Initié par l'Omega, un *lessor* conserve dans une jarre de céramique le cœur qui lui a été ôté. Son sang devient celui de son maître, noir et huileux.

Mahman : Mère, terme d'affection.

Mhis : Brouillard né d'un champ d'illusion destiné à protéger un territoire physiquement délimité.

Nalum ou **Nalla** : Bien-aimé(e).

Omega: Force mystique et malveillante cherchant à exterminer l'espèce des vampires par rancune contre la Vierge Scribe, sa sœur. Il existe dans une dimension intemporelle, le Dhunhd, et jouit de pouvoirs extrêmement puissants, mais pas de celui de création.

Première famille : Roi et reine des vampires, ainsi que leur descendance éventuelle.

LA FILLE DU VAMPIRE

Chapitre 1

— Alors ? Bella a l'air en forme.

Dans la cuisine de la Confrérie, appuyé au comptoir, Zsadist prit un couteau à longue lame, puis coupa le pied d'une laitue romaine qu'il se mit à hacher en tranches régulières de deux centimètres.

— Oui, effectivement.

Il aimait bien Doc Jane. Et avait une sacrée dette envers elle. Mais il lui fallait quand même faire un effort pour lui répondre. Ouais, mais ça serait super moche d'envoyer se faire foutre une femelle qui, non seulement était la *shellane* de votre Frère, mais en plus avait sauvé l'amour de votre vie après une hémorragie sur la table d'accouchement.

— Depuis deux mois, elle a très bien récupéré, dit Doc Jane qui le regardait, assise à table, son sac médical à la Marcus Welby posé près de sa main spectrale. (NdT : *Personnage et médecin d'une série télévisée américaine éponyme des années 1970.*) Et Nalla est vraiment adorable. C'est incroyable ce qu'un bébé vampire est plus avancé qu'un humain au même âge. Niveau cognitif, on dirait qu'elle a déjà neuf mois.

— Oui, elles vont bien toutes les deux.

Il continua à couper sa salade, d'un geste machinal et répétitif. Sous sa lame, il voyait les feuilles coupées se défaire en longs rubans verts, comme heureuses avoir été libérées.

— Et toi ? Comment tu t'en sors dans ton nouveau rôle de père—

— Merde !

Il lâcha son couteau avec un juron, et regarda la main qui avait tenu la salade. La coupure était très profonde, jusqu'à l'os, et son sang rouge coulait abondamment de l'entaille.

Doc Jane s'approcha de lui.

— D'accord, viens près de l'évier.

Elle eut le bon sens de ne pas lui toucher le bras, ni d'essayer de le pousser entre les omoplates. Elle se contenta de s'incliner en pointant le doigt vers la robinetterie.

Il ne supportait toujours pas qu'on pose la main sur lui. Sauf Bella, bien entendu. Mais quand même, il avait fait quelques progrès. Désormais, en cas de contact involontaire, son premier mouvement n'était plus de sortir une arme pour faire sauter la main qui l'avait malencontreusement effleuré.

— Vas-y, dit-elle en faisant couler l'eau chaude.

Il tendit le bras et mit son pouce sous le jet. Ce qui lui fit un mal de chien. Il ne grimaça même pas.

— Laisse-moi deviner, dit-il d'une voix sombre. C'est Bella qui t'a demandé de venir me parler ?

— Nan. (Quand il lui jeta un regard sceptique, le bon docteur secoua la tête.) Je viens d'aller les examiner, elle et le bébé. Et c'est tout.

— Tant mieux. Parce que je vais très bien.

— Ouais. Je me doutais que tu dirais ça.

Croisant les bras sur sa poitrine, Doc Jane le regarda avec des yeux qui donnèrent à Zsadist envie de construire un mur de briques pour se protéger d'elle. Qu'elle soit à l'état solide ou spectral— comme en ce moment— ça n'avait aucune importance. D'un seul coup d'œil, une femelle pareille vous étrillait au papier de verre. Pas étonnant qu'elle s'entende aussi bien avec Vishous.

— Elle m'a dit que tu ne prenais plus sa veine.

Zsadist haussa les épaules.

— Nalla a davantage besoin que moi de ce que Bella peut fournir.

— Ça n'a rien à voir. Bella est jeune, en bonne santé, avec de parfaites habitudes alimentaires. Et tu la laisses boire sur toi.

— Bien entendu. Je ferai n'importe quoi pour elle. Pour elle et son bébé.

Il y eut un très long silence.

— Peut-être pourrais-tu parler avec Mary ?

— De quoi ? (Il coupa l'eau et secoua sa main au-dessus de l'évier.) Ce n'est pas parce que je respecte les requêtes de ma *shellane* que j'ai besoin d'un psy. Bordel, on ne pourrait pas me foutre la paix ?

Il arracha un Sopalin d'un rouleau posé près du placard, et s'essuya la main.

— Pour qui est cette salade, Z ? demanda le docteur.

— Quoi ?

— La salade. Tu l'as faite pour qui ?

Zsadist tira une poubelle, et y jeta le Sopalin taché.

— C'est pour Bella. Écoute, je ne veux pas être désagréable, mais—

— Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Il leva les mains en l'air.

— Arrête ! Pour l'amour de Dieu— arrête. Je sais que tu veux bien faire, mais je suis un peu... tendu. Je n'ai vraiment pas besoin que Vishous me tombe dessus parce qu'on se sera engueulé. J'ai compris ce que tu voulais me dire—

— Regarde ta main.

Il baissa les yeux. Le sang coulait toujours de son pouce sur son poignet, et jusqu'à son avant-bras. S'il n'avait pas porté un tee-shirt à manches courtes, il aurait eu du sang jusqu'au coude. Là, au contraire, ça dégoulinait sur les carreaux *terracotta*. (*NdT : Terme italien signifiant "terre cuite" désignant le matériau d'un carrelage ou sa couleur brune.*)

La voix de Doc Jane était si calme que c'en était crispant. Et sa logique était tout aussi agressive.

— Tu fais un boulot dangereux, et tu dois faire attention à ton état physique pour éviter de te faire tuer. Je ne veux pas parler avec Mary ? D'accord. Mais tu as besoin de faire certaines concessions. Cette coupure aurait déjà dû se cicatriser. Ce n'est pas le cas. Je suis prête à parier que ça va encore saigner une heure ou deux. (Elle secoua la tête). Tu sais que Wrath m'a nommée physicien personnel de la Confrérie. Si tu continues à déconner, à ne pas manger, à ne pas boire, et à ne pas dormir, tes performances vont en souffrir. Et je vais demander à ce que tu restes au manoir.

Zsadist regarda d'un air féroce le sang qui coulait de sa blessure. Le filet rouge traversait la bande d'esclave de trois centimètres d'épaisseur qui avait été tatouée sur son poignet, deux siècles plus tôt. Il en avait une autre au bras droit— et encore une autour du cou.

En se penchant, il ramassa une autre serviette. Qui suffit à nettoyer le sang. Mais il n'arriverait pas à se débarrasser aussi aisément des marques que cette salope de Maîtresse lui avait incrustées dans la peau. L'encre était bel et bien gravée dans son derme, pour annoncer à tous qu'il avait été un objet destiné à servir, et non pas un individu avec une vie propre.

Par une curieuse association d'idées, il pensa à la peau si douce et délicate de Nalla, sans la moindre marque. Tout le monde en remarquait la finesse. Bella. Tous ses Frères. Toutes les *shellanes* de la maison. C'était l'une des premières choses qui attirait un commentaire quand quelqu'un touchait le bébé. Ça et la façon dont elle était agréable à tenir, et à câliner.

— Tu as déjà essayé de les faire enlever ? demanda doucement Doc Jane.

— C'est impossible, répondit-il d'une voix brusque, en baissant la main. Il y avait du sel dans cette encre. C'est définitif.

— Mais as-tu déjà essayé ? Il y a de nouvelles techniques au laser—

— Je vais m'occuper de cette coupure pour finir ma salade. (Il prit une autre serviette.) Il me faut des compresses et du sparadrap—

— J'en ai dans mon sac, dit-elle en se tournant vers la table. Si tu veux que je—

— Non merci. Je me soigne tout seul.

Doc Jane le fixa droit dans les yeux, d'un regard clair.

— Si tu tiens à être indépendant, aucun problème. Mais je ne supporte pas la connerie. C'est bien compris ? Le banc de touche a déjà ton nom écrit dessus.

Si elle avait été l'un de ses Frères, il lui aurait déjà montré les dents, en feulant. Mais c'était impossible de faire ça à Doc Jane— et pas seulement parce qu'elle était femelle. En fait... ça ne marchait pas avec elle. Elle était trop accro à l'objectivité de ses avis médicaux.

— C'est bien compris ? insista-t-elle, de toute évidence peu impressionnée par l'air féroce qu'il affichait.

— Ouais. J'ai entendu.

— Parfait.

— Il a des cauchemars... Seigneur, de tels cauchemars.

Bella se pencha pour jeter la couche sale à la poubelle. En se relevant, elle en prit une autre sous la table à langer, ainsi que le talc et les lingettes nettoyantes. Agrippant les deux chevilles de Nalla, elle releva les petites fesses de sa fille, puis l'essuya d'un geste preste avec la lingette, répandit un peu de talc, et remit la couche propre en place.

— Des cauchemars qui datent de son esclavage ? demanda Phury d'une voix basse, à l'autre bout de la nurserie.

— Sûrement. (Bella lâcha Nalla, et finit de serrer la couche sur les côtés.) Mais il ne m'en parle pas.

— Et ce qu'il mange normalement ? Est-ce qu'il boit ?

Bella secoua la tête tout en rattachant les pressions de la grenouillère de Nalla— rose, avec une tête de mort blanche et deux tibias croisés sur le devant.

— Il ne mange presque rien, et ne prend plus ma veine. C'est comme... Je ne comprends pas, le jour où elle est née, il semblait si émerveillé, soulagé,

heureux. Ensuite, il y a eu comme un déclic, et il s'est renfermé. Actuellement, c'est presque aussi dur qu'au début.

» (Elle regarda Nalla, qui jouait avec le dessin sur son ventre.) Je suis désolée de t'avoir demandé de venir jusqu'ici... Je ne sais pas trop à qui d'autre en parler.

— Je suis heureux que tu m'aies appelé. Je serai toujours là pour vous deux, tu le sais bien.

Serrant Nalla contre son épaule, elle se retourna. Phury était appuyé au mur crème de la nurserie, son énorme corps paraissant étrange contre le papier mural, peint à la main de petits lapins, d'écureuils et de faons.

— Je ne veux pas te mettre dans une position difficile. Ni te retenir loin de Cormia sans nécessité.

— Ce n'est pas le cas, dit-il en secouant la tête, ce qui fit briller ses cheveux multicolores. Si je ne dis rien, c'est que j'essaie de réfléchir à la meilleure chose à faire. Il n'est pas toujours efficace de lui parler directement.

— C'est vrai. Mais je n'ai plus d'idées, et... je commence à perdre patience.

Bella avança, et s'installa dans le fauteuil à bascule, en tenant son bébé dans ses bras.

Les yeux dorés de Nalla brillaient dans son petit visage angélique— avec un regard qui la reconnaissait. Le bébé savait exactement qui était avec elle... et qui ne l'était pas. Au cours de la dernière semaine, elle avait commencé à reconnaître son entourage. Ce qui changeait tout.

— Il ne la prend jamais, Phury. Il ne la prend jamais dans ses bras.

— Tu es sérieuse ?

Les yeux pleins de larmes, Bella voyait soudain sa fille à travers un voile flou.

— Bon sang, je me demande vraiment quand j'en aurai fini avec cette dépression *post-partum*. Je pleure toutes les cinq minutes.

— Attends, il ne la prend jamais ? Même pas une fois ? Il ne la soulève pas de son berceau ou—

— Il ne la touche jamais. Zut, pourrais-tu me donner un mouchoir en papier ? (Quand il lui approcha une boîte de Kleenex, elle en tira un, et le pressa contre ses yeux.) Je suis dans un état merdique. Je n'arrive pas à penser à autre chose qu'à Nalla qui passera sa vie à se demander pourquoi son père ne l'aime pas. (Elle poussa un juron, et se mit à pleurer plus fort.) D'accord, c'est complètement ridicule.

— Mais non, dit-il. Ce n'est pas ridicule. Je te comprends.

Phury s'agenouilla, tenant la boîte de mouchoirs en face d'elle. Bizarrement, Bella remarqua qu'il y avait sur cette boîte le dessin d'une allée au milieu d'arbres touffus. Et des buissons avec des fleurs pourpres de l'autre côté. Comme si les érables portaient des robes de ballet.

Elle s'imagina prendre ce chemin... et partir vers un ailleurs où elle serait bien mieux qu'ici.

Elle tira un autre mouchoir.

— Tu vois, j'ai grandi sans avoir de père. Mais au moins, j'avais mon frère, Rehvenge. Je n'arrive pas à imaginer ce que ce doit être d'avoir un père vivant, mais indifférent. (Avec un petit roucoulement, Nalla bâilla, puis grimaça en se frottant les yeux du dos de la main.) Regarde-la. Elle est innocente. Et elle a tellement besoin d'être aimée... Je veux dire... Oh seigneur, je vais devoir acheter un stock entier de Kleenex.

Avec un bruit dégoûté, elle tira un autre mouchoir. Pour éviter de regarder Phury tandis qu'elle se tamponnait les yeux, elle laissa sans regard errer autour de la pièce agréable qui avait été autrefois une grande penderie. Maintenant, tout était aménagé pour le bébé. Il y avait un fauteuil à bascule en pin que Fritz avait fait lui-même, une table à langer assortie, et le berceau, qui était encore décoré de ses nombreux rubans de toutes les couleurs.

Lorsque le regard de Bella se posa sur l'étagère avec tous ces gros livres pour enfants, elle se sentit encore plus mal. Elle et les autres Frères venaient souvent lire une histoire à Nalla, tenant le bébé sur leurs genoux, avant d'ouvrir les couvertures brillantes pour lui raconter des histoires amusantes et rythmées.

Seul son père ne venait jamais. Et pourtant Zsadist avait appris à lire plus d'un an plus tôt.

— Il ne parle jamais d'elle comme sa fille, dit-elle. C'est toujours ma fille. Pour lui, elle est à moi, et pas à nous.

Phury poussa un juron étouffé.

— Je dois avouer que j'ai du mal à résister à l'envie de descendre l'engueuler.

— Ce n'est pas sa faute. Après tout, je dois considérer tout ce qu'il a traversé... J'aurais dû m'y attendre, je suppose. (Elle se racla la voix.) Tu sais, cette grossesse n'avait pas été prévue et je me demande... Peut-être m'en veut-il être tombée enceinte ? Peut-être regrette-t-il qu'elle soit née ?

— Bella, tu as été un miracle pour lui. Tu le sais bien.

Elle prit un autre mouchoir et secoua la tête.

— Mais il ne s’agit plus désormais que de moi seule. Et je n’élèverai pas Nalla ici s’il ne nous accepte pas toutes les deux.... Je préférerais m’en aller.

— Houlà. Je pense qu’il est prématuré—

— Elle commence à reconnaître les gens, Phury. Elle va comprendre qu’il la repousse. Et il a déjà eu trois mois pour s’habituer à l’idée d’être père. Avec le temps, ça deviendra de pire en pire.

Tandis que Phury poussait un autre juron, elle étudia le regard doré du jumeau de son *hellren*. Seigneur, cette couleur citrine brillait aussi dans le visage de sa fille. Jamais elle ne pourrait regarder Nalla sans penser à son père. Et pourtant...

— Sérieusement, dit-elle, que se passera-t-il d’ici un an ? Il n’y a rien de plus horrible que de dormir près de quelqu’un qui vous manque autant que s’il était déjà parti. Ou de l’avoir comme père.

Nalla tendit la main, comme pour prendre elle aussi un des mouchoirs.

— Je ne savais pas que tu étais là.

Bella tourna les yeux vers la porte, où se tenait Zsadist, avec dans les mains un plateau qui contenait une salade et un pichet de limonade. Il avait un bandage blanc à la main gauche, mais son visage fermé indiquait qu’il ne voulait aucune question à ce sujet.

Penché comme ça, à la porte de la nurserie, il était exactement celui dont elle était tombée amoureuse et qu’elle avait choisi comme compagnon : Un mâle gigantesque au crâne rasé, avec une cicatrice qui lui coupait le visage en deux, des bandes d’esclavage aux poignets et au cou, et des anneaux à la poitrine que se voyaient sous le tee-shirt noir serré.

Elle repensa à lui, la première fois qu’elle avait vu, massacrant à coups de poings un sac de sable dans le gymnase du centre d’entraînement. Il avait été incroyablement rapide et violent. Et tandis que ses poings volaient plus vite que les yeux ne pouvaient les tracer, le sac se balançait sous ses coups de boutoir. Et soudain, sans même s’arrêter, il avait sorti une dague noire de son harnais de poitrine, et poignardé le punching-ball sur lequel il tapait, enfonçant sa lame à travers le cuir, laissant s’échapper le sable de l’intérieur comme s’il s’agissait des tripes d’un *lessar*.

Elle avait appris peu à peu qu’il y avait bien plus en lui qu’un féroce guerrier. Qu’il avait des mains d’une grande douceur quand il s’agissait d’elle. Et que ce visage déformé à la lèvre blessée pouvait sourire et la regarder avec un amour infini.

— Je suis passé pour rencontrer Wrath, dit Phury, en se levant.

Le regard de Zsadist se posa sur la boîte de Kleenex que tenait son jumeau, puis sur le mouchoir que Bella froissait entre ses mains.

— Vraiment ?

Tandis qu'il tendait la main pour poser le plateau sur la commode dans laquelle étaient rangés les vêtements de Nalla, il ne regarda pas sa fille. Qui savait parfaitement que son père était dans la pièce. Nalla tourna la tête dans sa direction, avec des yeux implorants, et des petits bras tendus vers lui.

Aussitôt, Zsadist recula dans le couloir.

— J'espère que ton rendez-vous se passera bien, dit-il. Je dois sortir.

— Je viens avec toi, dit Phury.

— Je n'ai pas le temps. Á plus. (Les yeux de Zsadist se posèrent sur Bella.)
Je t'aime.

Bella serra Nalla plus près d'elle.

— Je t'aime aussi. Sois prudent.

Il hocha la tête, une fois. Puis disparut.

Chapitre 2

Quand Zsadist se réveilla fou de panique, il essaya de respirer pour se calmer et de déterminer où il se trouvait. Mais ses yeux ne l'aidaient pas beaucoup. Tout était si sombre... Oui, il était enveloppé dans une obscurité dense et froide, qui ne céda pas malgré ses efforts. Il ne voyait rien. Il aurait aussi bien pu être dans une chambre, que dehors au combat... Ou encore dans une cellule.

Il s'était souvent réveillé comme ça. Très— très souvent. Pendant plus d'un siècle, pendant qu'il était esclave de sang, il s'était réveillé aveugle et paniqué, en se demandant ce qu'on allait lui faire subir, et qui allait venir. Et ensuite, une fois libéré ? Les cauchemars n'avaient jamais cessé, il s'était toujours réveillé dans le même état.

Quelle connerie vraiment, dans les deux cas. Quand il avait été un objet détenu par la Maîtresse, s'inquiéter à l'avance des sévices à venir ne l'avait pas aidé. Les abus avaient été inévitables. Que ce soit sur le dos ou sur le ventre, il était toujours violé jusqu'à ce que la femelle et ses étalons en aient assez. Ensuite, il était abandonné, souillé et meurtri, à la solitude amère de sa prison.

Et maintenant, avec ses cauchemars ? Se réveiller en éprouvant la même terreur que jadis ne faisait que ranimer les horreurs de son passé d'esclave que son subconscient s'obstinait à régurgiter.

Du moins... s'il rêvait.

Une véritable panique le bouleversa : Il se demanda quelle l'obscurité au juste l'emprisonnait... Était-ce celle de sa cellule ? Ou celle de la chambre qu'il partageait avec Bella ? Il ne savait plus. Les deux se ressemblaient sans indice visuel pour le situer, alors qu'il n'entendait que le tambourinement de son cœur affolé battre dans ses oreilles.

Une seule solution : Il allait essayer de bouger ses bras et jambes. Ils n'étaient pas enchaînés, s'ils n'avaient pas de fers, alors ce n'était qu'un nouveau fantasme de son esprit qui ressurgissait. Le fantôme du passé qui émergeait du caveau de ses souvenirs pour tendre vers lui ses mains osseuses. Tant qu'il pouvait bouger ses mains et ses bras dans ses draps propres, il était sauf.

D'accord. Alors bouge tes bras et tes jambes.

Tes bras. Tes jambes. Il faut les bouger.

Bouge !

Oh Seigneur... Arrête de déconner. Bouge.

Mais ses membres ne bougeaient pas, et cette paralysie dénonça une vérité atroce qui le broya. Il était toujours dans l'humidité glauque de sa cellule, chez la Maîtresse, enchaîné sur le dos, avec des menottes d'acier qui le maintenaient de force sur cette estrade où il dormait. Elle et ses amants allaient bientôt revenir, et abuser de lui à volonté, souillant sa peau, ruinant son âme.

Il gémit— un son pathétique qui monta dans sa poitrine et émergea de sa bouche comme un cri vers la liberté. Bella n'avait été qu'un rêve. Sa vie n'était qu'un cauchemar.

Bella n'avait été qu'un rêve...

Il entendit des pas qui approchaient, provenant de l'escalier secret qui descendait de la chambre de la Maîtresse... Un écho de plus en plus fort. Et ils étaient plusieurs.

Avec une terreur animale, ses muscles se crispèrent tout autour de son squelette, luttant désespérément pour se libérer de cette immonde enveloppe de peau et de chair que d'autres s'apprêtaient à tripoter, envahir, abuser. Une sueur froide couvrit son visage, et son estomac se tordit, tandis que la bile remontait à l'assaut de son œsophage pour lui noyer la bouche—

Quelqu'un pleurait.

Non... C'était le cri d'un bébé.

Qui provenait du coin même de sa cellule.

Il arrêta de se débattre en se demandant ce qu'un nouveau-né faisait dans un tel endroit. La Maîtresse n'avait pas d'enfants, et elle n'avait jamais été enceinte depuis qu'il la connaissait—

Non... Attends... C'est lui qui avait amené l'enfant ici. C'était son propre bébé qui pleurait— et la Maîtresse allait le trouver. Et si elle trouvait l'enfant, elle allait... Oh Seigneur !

C'était de sa faute. Il avait emmené son enfant ici...

Il fallait qu'il la fasse sortir. Il fallait qu'il sauve l'enfant—

Zsadist serra les poings, et frappa des coudes sur la plate-forme, avec toute la force qui vibrait en lui. Sa puissance ne provenait pas seulement de ses muscles, mais de son âme et de sa volonté. D'un bond, il...

... N'alla absolument nulle part. Les fers pénétrèrent jusqu'à l'os dans ses poignets et ses chevilles, coupant sa peau. Et son sang coula mêlé à sa sueur glacée.

Lorsque la porte s'ouvrit, il entendit encore pleurer l'enfant, et sut qu'il ne pourrait pas la sauver. La Maîtresse allait—

La lumière qui l'aveugla le ramena brutalement à la conscience.

Jaillissant de son lit comme s'il en avait été arraché par une Chevrolet, il atterrit en position agressive, les poings levés, les épaules courbées, les muscles raidis, les jambes prêtes à bondir.

Calmement, Bella s'écarta de la lampe qu'elle venait d'allumer, comme si elle ne voulait pas l'effrayer.

Il regarda autour de lui dans la chambre. Comme d'habitude, il n'y avait personne à combattre. Mais il avait réveillé tout le monde. Au coin de la pièce, Nalla pleurait dans son berceau, et il avait terrifié sa bien-aimée *shellane*. Une fois de plus.

Il n'y avait pas de Maîtresse. Ni aucun de ses sbires. Ni cellule, ni chaîne accrochée à lui. Il n'était pas sur la plate-forme.

L'enfant n'était pas avec lui dans sa prison.

Bella glissa hors du lit et alla vers le berceau, se penchant pour récupérer une Nalla au visage rouge qui hurlait. Mais le bébé refusa d'accepter le réconfort offert. Elle tendait ses petits bras dodus vers Zsadist, hurlant pour avoir son père, tandis que ses larmes coulaient.

Bella attendit un moment— comme si elle espérait que ce serait différent cette fois-ci, qu'il avancerait pour prendre l'enfant dans ses bras et consolerait sa fille qui manifestement le désirait.

Zsadist recula jusqu'à ce que ses omoplates touchent le mur, et croisa les bras sur sa poitrine.

Bella se retourna, et chuchota des mots doux à son bébé en l'emmenant dans la nurserie adjacente. La porte en se refermant étouffa les gémissements de l'enfant.

Zsadist se laissa glisser le long du mur jusqu'à ce qu'il tomba assis par terre.

— Merde.

Il frotta son crâne rasé, puis laissa ses deux mains pendre entre ses genoux. Au bout d'un moment, il réalisa être assis dans la même position que jadis, dans sa cellule. Le dos au mur, dans un coin, face à la porte, les genoux relevés, tandis que son corps nu frissonnait.

Il regarda les bandes d'esclave qu'il avait aux poignets. Le noir était si dense sur sa peau, presque solide— comme les menottes d'acier qu'il avait autrefois portées.

Après Dieu seul sait combien de temps, la porte de la nurserie s'ouvrit doucement, et Bella revint avec l'enfant. Qui s'était rendormie. Bella la

recoucha dans son berceau à grand soin, comme une bombe qui allait exploser d'un moment à l'autre.

— Je suis désolé, dit-il doucement, en se frottant les poignets.

Bella enfila un peignoir, et alla jusqu'à la porte qui menait au couloir. Lorsqu'elle posa la main sur la poignée, elle regarda, les yeux vides.

— Je ne peux plus prétendre que tout va bien.

— Je suis vraiment désolé que mes rêves—

— Je parlais de Nalla. Je ne peux plus dire que ta façon de l'éviter me convienne... Je ne te comprends pas, mais je n'espère plus que ça aille mieux, ni que je doive être patiente. Elle est ta fille autant que la mienne. Et ça me tue de voir que tu la repousses. Je sais ce que tu as traversé. Et je ne veux pas être égoïste mais... tout est différent pour moi présent. J'ai besoin de penser à ce qui est bon pour elle. Je ne veux pas qu'elle ait un père indifférent qui refuse même de la toucher.

Zsadist déplaça ses deux mains, et regarda ses paumes, essayant de s'imaginer soulever le bébé.

Les bandes d'esclavage lui paraissaient énormes. Énormes et... contagieuses.

Ce n'était pas qu'il ne *voulait* pas toucher l'enfant. Mais qu'il ne le *pouvait* pas.

S'il consolait Nalla, s'il jouait avec elle, s'il lui lisait des livres, ça voudrait dire qu'il était son père. Et personne ne voudrait d'un tel héritage. Cette enfant méritait mieux. La fille de Bella méritait mieux que ça.

— Il faut que tu décides ce que tu veux faire, dit Bella. Si tu ne peux pas être son père, je vais m'en aller. Je sais que ça paraît brutal mais... je dois penser à ce qui est mieux pour elle. Je t'aime, et je t'aimerai toujours. Mais il ne s'agit plus seulement de moi désormais.

Pendant un moment, il espéra ne pas l'avoir bien entendue. Elle voulait le quitter ?

Bella sortit dans le couloir aux statues.

— Je vais chercher quelque chose à manger. Ne t'inquiète pas au sujet de Nalla— je reviens tout de suite.

Elle ferma silencieusement la porte derrière elle.

Quand la nuit tomba, deux heures plus tard, la façon dont cette porte s'était refermée sans le moindre bruit martelait encore le cerveau de Zsadist. Planté devant sa penderie, remplie de tee-shirts noirs, de pantalons en cuir, et de bottes,

il sondait ses intentions, les pourchassant au milieu du labyrinthe de ses émotions.

Bien sûr, il aurait voulu régler ce foutoir mental qu'il éprouvait pour sa fille. Bien sûr.

Mais il n'y arrivait pas. C'était insurmontable. Ce qu'on lui avait fait subir était peut-être enfoui dans le passé, mais il n'avait qu'à regarder ses poignets pour voir que la souillure demeurait toujours en lui— et il ne voulait pas voir ça approcher de sa fille. Il avait eu le même problème avec Bella, au début de leur relation. Il avait réussi à le dépasser avec sa *shellane*. Mais les implications étaient bien plus graves avec l'enfant. Zsadist était la représentation physique de la pire cruauté qui existait dans le monde. Il ne voulait pas que sa fille connaisse l'existence de telles dépravations, encore moins qu'elle soit exposée à leurs séquelles.

Merde.

Qu'allait-il répondre quand elle serait assez âgée pour le regarder en face et lui demander pourquoi il était défiguré ? Et qui l'avait blessé ainsi ? Ou quand elle voudrait savoir pourquoi il portait des marques noires sur la peau ? Et que dirait son oncle Phury quand elle demanderait comment il avait perdu sa jambe ?

Zsadist tira un tee-shirt et un pantalon de cuir, puis enfila son harnais de poitrine avec ses dagues noires, avant d'ouvrir le coffre où il gardait ses armes. Il sortit une paire de SIG Sauer 40mm, et les vérifia rapidement. Autrefois, il utilisait des 9mm—en fait, il avait même travaillé à mains nues. Mais depuis que Bella était entrée dans sa vie, il était devenu plus prudent.

Et voilà un autre problème. Il tuait. C'était son travail. Et Nalla allait devoir grandir en craignant chaque nuit qu'il lui arrive quelque chose. Comment pourrait-elle ne pas le faire ? Il savait bien que Bella s'inquiétait.

Il referma le placard aux armes, le verrouilla, puis planta les deux canons dans leurs étuis accrochés à sa ceinture. Enfin, il vérifia ses dagues, et mit son blouson.

Il jeta un coup d'œil vers le berceau où Nalla dormait toujours.

Des armes. Des couteaux. Des étoiles ninja... Seigneur, alors qu'un bébé devrait être entouré de hochets et d'ours en peluche.

En vérité, il n'était pas fait pour être père. Ne l'avait jamais été. La biologie, malheureusement, l'avait flanqué dans cette position. Et maintenant, ils se retrouvaient tous enchaînés à son passé. D'un côté, il ne pouvait pas imaginer vivre sans Bella. Et de l'autre, il ne pourrait être le père que Nalla méritait. En aucun cas.

Les sourcils froncés, il imagina Nalla au bal des débutantes— qui réunissait toutes les jeunes femelles de la *Glymera* l'année suivant leur transition. Traditionnellement, une fille ouvrait le bal au bras de son père. Il évoqua Nalla, vêtue d'une souple robe rouge, ses cheveux multicolores relevés en chignon, des rubis autour du cou... et lui, avec sa tronche bousillée, et ses bandes d'esclave émergeant des manchettes de son smoking.

Ouais. Génial. Superbe image.

Se maudissant avec une litanie d'obscénités, Zsadist passa dans la salle de bain où Bella se préparait pour la soirée. Il voulait lui dire qu'il devait sortir pour contrôler un cas de la nuit précédente. Mais que, dès qu'il aurait fini, il rentrerait discuter avec elle. Pourtant, dès qu'il la vit, il se figea.

Dans la brume humide qui s'attardait dans la salle de bain après sa douche, Bella se séchait. Elle avait les cheveux enveloppés d'une serviette, son long cou courbé, ses épaules crémeuses ondulant tandis qu'elle se frottait le dos avec le tissu éponge. Ses seins oscillaient en cadence— et tout le corps de Zsadist se durcit à ce spectacle.

Chaque fois qu'il la regardait, il ne pensait qu'au sexe. Seigneur, elle était si belle. S'il avait aimé la voir s'arrondir en étant enceinte, il appréciait aussi son apparence actuelle. Elle avait minci rapidement après la naissance de Bella, son ventre était aussi plat qu'auparavant, et ses hanches avaient retrouvé leurs contours musclés. Mais ses seins étaient plus lourds, avec des aréoles d'un rose foncé, et des courbes plus accentuées.

Sa queue durcit dans son pantalon, comme un criminel voulant sortir de prison.

Tandis qu'il se réajustait, il réalisa que lui et Bella n'avaient pas couché ensemble depuis... bien avant la naissance du bébé. D'abord, la grossesse avait été difficile, ensuite il avait fallu du temps à Bella pour recouvrer la santé. Et bien entendu, elle passait beaucoup de temps à s'occuper de son enfant.

Elle lui manquait. Il la désirait tellement. À ses yeux, elle était toujours la plus splendide et sensuelle femelle qui vivait sur la planète Terre.

Laisant tomber son peignoir sur le comptoir, Bella fit face au miroir et se regarda. Avec une grimace, elle se pencha en avant et tâta ses pommettes, sa mâchoire, puis la peau sous son menton. En se redressant, elle fronça les sourcils et se mit de côté, en rentrant le ventre.

Il s'éclaircit la voix pour attirer son attention.

— Je vais m'en aller.

Au son de sa voix, Bella sursauta, puis se précipita pour récupérer son peignoir qu'elle enfila rapidement. Elle attacha la ceinture, et releva les pans contre sa gorge.

— Je ne t'avais pas entendu.

— Ah... (Il avait perdu tout désir sexuel.) Pourtant j'étais là.

— Tu t'en vas ? demanda-t-elle en enlevant la serviette qui retenait ses cheveux.

Elle n'avait même pas écouté ce qu'il lui avait dit, pensa-t-il.

— Oui, je dois sortir. Mais tu pourras me rejoindre, comme toujours—

— Ça va aller.

Elle se pencha en avant, et commença à frotter ses cheveux pour les sécher, et il n'entendit plus que le claquement de la serviette.

Elle était à trois mètres de lui, et pourtant il ne pouvait l'atteindre. Il ne pouvait lui demander pourquoi elle s'était cachée dans son peignoir... Il avait bien trop peur de la réponse.

— Passe une bonne soirée, dit-il d'une voix rauque.

Il attendit un moment, espérant qu'elle relève les yeux pour le regarder. Qu'elle lui adresse un sourire, et peut-être même vienne l'embrasser en lui souhaitant bonne chance. Après tout, il partait pour la guerre.

— Toi aussi. (Elle se redressa, et tendit la main vers son séchoir.) Sois prudent.

— Bien sûr.

Bella alluma le séchoir et ramassa sa brosse, tentant de paraître occupée tandis que Zsadist se retournait et sortait. Quand elle fut certaine qu'il était bien parti, elle cessa de faire semblant, éteignit le séchoir, et le laissa tomber sur le comptoir de marbre.

Elle avait si mal. Le cœur étreint, l'estomac serré, et lorsqu'elle leva les yeux pour regarder son reflet, elle dut lutter contre son envie de jeter quelque chose contre la glace.

Il n'avait pas couché ensemble— n'avait même pas réellement été ensemble depuis... Seigneur, ça devait faire quatre ou cinq mois, juste avant qu'elle ait commencé à avoir quelques saignements.

Il n'éprouvait plus de désir pour elle. Pas depuis l'arrivée de Nalla. Comme si, pour lui, la naissance avait annihilé cette partie de leur relation. Quand il la

touchait désormais, c'était d'une main fraternelle— avec douceur et compassion.

Plus avec passion.

Au début, elle avait pensé que c'était sans doute dû au fait qu'elle était moins mince qu'avant. Mais depuis un mois, son corps avait pleinement récupéré.

Du moins, elle le pensait. Mais peut-être n'était-ce qu'une illusion ?

Elle ouvrit son peignoir, en écarta les pans, se tourna de côté pour mesurer son ventre. Autrefois, quand son père vivait encore, il n'avait cessé de lui seriner l'importance pour une femelle de la *Glymera* de rester toujours fine et élégante. Et bien qu'il soit mort depuis des années, ces avertissements solennels sur l'horreur qu'était la graisse pesaient encore sur elle.

Bella s'enveloppa à nouveau dans son peignoir, et en serra la ceinture.

Oui, elle voulait que Nalla ait un père, et c'était son principal souci. Mais son *hellren* lui manquait. Cette grossesse était arrivée si vite qu'ils n'avaient pas eu la moindre chance de jouer aux tourtereaux, alors qu'ils venaient juste de se découvrir.

Lorsqu'elle ramassa le séchoir et le ralluma, elle essaya de ne pas compter le nombre de jours depuis la dernière fois où il l'avait touchée comme un mâle sa femelle. C'était il y a bien trop longtemps... lorsqu'il la cherchait sous les draps de ses énormes mains si chaudes, et la réveillait avec ses lèvres dans son cou, et son sexe rigide pressé contre elle.

Il est vrai qu'elle ne s'était pas tournée non plus vers lui. Mais elle craignait trop la réception qu'elle recevrait. La dernière chose dont elle avait besoin à présent était d'être repoussée parce qu'il ne la trouvait plus assez attirante. Suite à la naissance, elle était déjà dans un état émotionnel fragile. Elle ne supporterait pas d'échouer en tant que femelle.

Une fois ses cheveux séchés, elle leur donna un rapide coup de brosse, puis alla vérifier si Nalla dormait. Penchée sur le berceau, en regardant sa fille, elle n'arrivait pas à croire à l'ultimatum qu'elle venait de lancer. Elle avait toujours su que Zsadist aurait des problèmes récurrents suite aux événements traumatiques qu'il avait vécus, mais elle n'avait jamais imaginé qu'ils n'arriveraient pas à les surmonter.

Elle avait cru que l'amour qui existait entre eux suffirait à tout aplanir.

Peut-être n'était-ce pas le cas.

Chapitre 3

La bâtisse était située au bout d'un chemin de terre, cernée de broussailles et d'arbres hirsutes aux feuilles fanées. D'aspect, elle présentait un méli-mélo de différents styles architecturaux, qui n'avaient en commun que d'avoir été très mal exécutés. Le toit ressemblait à ceux du Cap Cod, (*NdT : Le "cap aux morues" est une presqu'île sur la côte Est des États-Unis, dans le Massachusetts,*) mais la maison était plutôt un ranch de plain pied, avec des piliers qui formaient une galerie à l'avant, dans le style colonial, et des bardeaux en plastique, comme dans une caravane. C'était aménagé pour ressembler à un château, mais ça avait la noblesse d'un vieux container à ordures.

Oh, et en plus, c'était peint en vert. Comme le *Géant Vert*. (*NdT : Compagnie agro-alimentaire symbolisée par une mascotte éponyme.*)

Vingt ans plus tôt, cette maison avait probablement été construite par un citadin au goût déplorable, qui avait envisagé un nouveau et brillant départ à la campagne. Désormais, tout était à l'abandon. Sauf une chose : Une porte d'entrée toute neuve, en acier brillant. Du genre qu'on imaginait plutôt dans un asile psychiatrique ou une prison.

Et les fenêtres avaient des barreaux épais de cinq centimètres sur huit de large.

Zsadist était accroupi derrière la carcasse rouillée d'une Trans Am (*NdT : Modèle de Pontiac Firebird, spécifiquement modifié pour le Trans Am Series, un championnat automobile nord-américain,*) à attendre que les nuages cachent la lune au-dessus de sa tête, pour qu'il puisse avancer. Au delà de la pelouse envahie de mauvaises herbes, près de l'allée de gravier, Rhage était planqué derrière un chêne.

Le seul truc assez grand pour cacher cet enfoiré.

La Confrérie avait découvert cet endroit, sur un coup de chance. La nuit précédente, alors que Zsadist patrouillait sous les ponts de Caldwell, il avait surpris en flagrant délit deux truands qui balançaient un cadavre dans le fleuve Hudson. Un boulot très professionnel. La bagnole banale s'était arrêtée, deux mecs en noir, avec des capuchons sur la tête, étaient descendus. Peu après, un corps, saucissonné des pieds à la tête, avait été sorti du coffre et—

Plouf, dans le bain.

Zsadist, qui se trouvait alors dix mètres plus bas, dans le sens du courant, avait vu passer le cadavre à la bouche grimaçante. Un humain. En temps normal, il n'aurait absolument rien fait de particulier. Si quelqu'un avait joué au *Parrain*, ça n'était pas son affaire. (NdT : *Personnage principal et mafioso d'un film américain réalisé par Francis Ford Coppola en 1972, d'après le livre de Mario Puzo.*)

Mais alors, le vent avait tourné, et porté vers lui une odeur douceâtre et caractéristique.

D'après ce que Zsadist en savait, deux seules espèces au monde avaient ce genre d'odeur : Les vieilles mémés, et les ennemis de la race. Considérant qu'il était assez peu probable que les premières se cachent sous ces deux capuchons pour assouvir leurs instincts assassins, ça signifiait que ces deux tueurs étaient des *lessers*. Du coup, Zsadist était nettement plus concerné.

Comme à point nommé, les égorgeurs commencèrent à s'engueuler. Pendant qu'ils se balançaient quelques gnons, Zsadist se dématérialisa derrière un pylône non loin de leur caisse— une vieille Impala rouge. (NdT : *Modèle de Chevrolet.*) La plaque d'immatriculation indiquait un code 818— le Massachusetts. Et il n'y avait aucun autre passager à bord, ni mort, ni vivant.

En un clignement d'œil, Z se dématérialisa encore... cette fois sur le toit d'un entrepôt non loin du pont. De son poste d'observation, il attendit, le téléphone à l'oreille— et Qhuinn en ligne— tout en luttant contre le vent glacé qui montait le long du bâtiment.

En temps normal, les *lessers* ne tuaient pas les humains. D'abord, c'était une perte de temps, parce que ça ne leur rapportait aucun bon point auprès de l'Omega. Ensuite, c'était un sacré paquet d'emmerdes s'ils se faisaient choper. Ceci dit, si un témoin se trouvait au mauvais endroit au mauvais moment, et qu'il voyait quelque chose qu'il n'aurait pas dû, les égorgeurs n'hésitaient jamais à lui offrir la récompense qui méritait.

Quand l'Impala finit par sortir de dessous le pont, elle tourna à droite, et quitta le centre-ville. Aussitôt, Zsadist parla dans son téléphone. Peu après, un Hummer noir, (NdT : *Gros 4x4 du groupe américain General Motors,*) émergea à l'endroit précis d'où était sortie l'Impala.

Qhuinn, Blay et John Matthew étaient libres ce soir, et traînaient au ZeroSum, mais ces gosses étaient toujours partants pour un peu d'action. Dès que Zsadist les avait prévenus, ils s'étaient tous les trois précipités dans la toute nouvelle voiture de Qhuinn, garée à quelques rues de là.

Suivant les directions que leur donnait Zsadist, les garçons foncèrent pour rattraper le vieux tacot. Tandis qu'ils s'en rapprochaient, Zsadist se dématérialisa d'immeuble en immeuble, pour garder un œil sur les *lessers* qui suivaient le bord du fleuve. Heureusement, les égorgeurs n'empruntèrent pas l'autoroute, où ils auraient pu s'échapper.

Quinn était plutôt doué derrière un volant. Aussi, une fois que son Hummer se trouva derrière l'Impala, Zsadist cessa de jouer à Spiderman, et laissa les garçons faire leur boulot. Quinze kilomètres plus loin, Rhage prit le relais avec sa GTO— par sécurité, pour ne pas que les *lessers* finissent par remarquer qu'ils étaient filés.

Juste avant l'aube, Rhage les avait suivis jusqu'à leur repère, mais il était trop tard pour tenter une infiltration.

Du coup, l'opération avait été repoussée à cette nuit.

Ouais, Zsadist regarda l'Impala, garée bien sagement dans l'allée.

Lorsque les nuages finirent par s'épaissir, il hocha la tête en direction d'Hollywood, puis tous les deux se dématérialisèrent devant la porte d'entrée. Ils entendirent aussitôt deux voix— celles que Zsadist avait entendues la nuit précédente sur le pont de l'Hudson— se disputer. Manifestement, les deux égorgeurs ne s'entendaient pas vraiment.

Trois... Deux... Un—

Rhage ouvrit la porte d'un coup de pied, si fort que sa botte laissa un creux dans le panneau métallique.

Dans l'entrée, les deux *lessers* se retournèrent, mais Zsadist ne leur laissa pas le temps de réagir. Levant le canon de ses SIG, il les épingla tous les deux en pleine poitrine, et l'impact des balles les envoya valdinguer en arrière.

Rhage les termina à la dague, bondissant sur eux, les poignardant l'un après l'autre. Il y eut deux éclairs de lumière blanche, puis deux claquements bruyants. Lorsque le Frère se releva d'un bond, il se figea comme un rocher.

Ni Zsadist ni Rhage ne remuèrent pendant un moment. Utilisant leurs instincts, ils analysèrent le silence de la maison, cherchant un signe qui pourrait suggérer une autre présence.

Un faible gémissement émergea soudain de l'arrière, aussi Zsadist avança-t-il rapidement vers l'origine du bruit, tenant son arme le canon en avant. En entrant dans la cuisine, il vit la porte de la cave ouverte, et se dématérialisa à sa gauche. Il jeta un bref coup d'œil pour vérifier ce qui se passait en bas. Une lampe nue pendait au bout d'un fil électrique rouge et noir, mais la flaque de lumière ne montrait rien d'autre que les marches d'un escalier croupi.

Zsadist éteignit mentalement la lumière. Puis, quand Rhage se plaça en haut des marches pour le couvrir, il esquiva l'escalier bancal et se dématérialisa directement dans l'obscurité. La cave sentait le sang frais, et il entendit sur la gauche des dents qui claquaient.

Il ralluma la lumière... Et perdit le souffle.

Un vampire, un civil mâle, était attaché sur une table, bras et jambes enchaînés. Nu et couvert de meurtrissures. Mais au lieu de regarder Zsadist, il gardait les yeux fermés, comme s'il ne pouvait supporter de voir ce qui approchait.

Pendant un moment, Zsadist resta tétanisé. Avec la sensation que son propre cauchemar revenait en couleurs, dans une réalité si brouillée il ne savait même plus s'il était le mâle attaché ou bien le sauveur qui venait à sa rescousse.

— Z ? demanda Rhage au-dessus de lui. Qu'as-tu trouvé en bas ?

Brusquement, Zsadist réintégra le présent, et se racla la gorge.

— Je m'en occupe.

Tandis qu'il s'approchait du civil, il lui dit doucement en Langage Ancien.

— *Du calme.*

Les yeux du mâle s'ouvrirent, et sa tête tressauta sur la table. Dans son regard, se lisait un étonnement infini. Presque incrédule.

— *Du calme*, répéta Zsadist.

Il vérifia tous les recoins de la cave, d'un regard qui pénétrait les ombres, cherchant à repérer le système de sécurité. Mais il ne vit que des murs de béton, un plancher de bois brut, une tuyauterie ancienne, et des fils électriques qui pendouillaient du plafond. Aucun radar, aucun clignotement qui indiquait l'existence d'une technologie moderne.

Ils étaient seuls, sans surveillance, mais Dieu seul savait pour combien de temps.

— Rhage, c'est toujours bon en haut ? cria-t-il vers l'escalier.

— Ouais.

— Il y a un civil ici. (Z vérifia l'état du mâle. Il avait été battu— bien qu'il n'ait aucune blessure ouverte, il était impossible de savoir s'il serait capable de se matérialiser.) Appelle les garçons au cas où nous aurions besoin de le transporter.

— C'est déjà fait.

Z fit un pas en avant—

Et le plancher pourri céda sous ses pieds, pulvérisant une tonne d'échardes et le précipitant dans le trou.

La gravité terrestre le choppa de ses mains avides. Tandis qu'il tombait comme une masse, Zsadist ne pensa qu'à Bella. Il ne savait pas ce qui l'attendait en dessous, et ce pouvait être—

Il atterrit sur quelque chose qui explosa sous lui, envoyant des éclats qui déchirèrent le cuir de son pantalon et ses mains, avant de rebondir pour lui entailler le visage et le cou. Il garda son arme à la main—d'abord parce qu'il avait été entraîné à le faire, et aussi parce que la douleur fut si violente qu'elle le fit se raidir des pieds à la tête.

Il dut respirer un grand coup, avant de pouvoir recommencer à penser normalement— pour évaluer les dommages.

Lorsqu'il se rassit lentement, il entendit le bruit cristallin des plusieurs morceaux de verre qui ricochaient sur un sol de pierre et renvoyaient des échos alentour. Dans le cercle de lumière qui tombait de la cave au-dessus, il se vit assis, avec des éclats de cristal autour de lui...

Il avait atterri sur un lustre aussi énorme qu'un éléphant.

Et son pied gauche le regardait... dans le mauvais sens.

— Et merde.

Soudain, sa jambe cassée lui fit un mal de chien. Et il regretta fortement de l'avoir vue, parce qu'il avait eu bien moins mal avant de constater *de visu* sa blessure.

Le visage de Rhage apparut aux abords du trou, juste au-dessus de lui.

— Ça va ?

— Libère le civil.

— Et toi, ça va ?

— Une jambe naze.

— Naze, à quel point ?

— Eh bien, je suis en train de regarder le talon de ma botte à l'avant de mon genou. Et il y a aussi une très nette possibilité pour que je dégueule. (Il déglutit péniblement, tout en essayant de convaincre son estomac de rester tranquille.) Libère le civil, et puis on verra comment me sortir d'ici. Oh, Rhage ? Reste bien sur les poutres. Apparemment, ce plancher n'est pas franchement solide.

Rhage hocha la tête, puis disparut. Tandis que des pas très lourds faisaient tomber de la poussière sur lui, Zsadist mit la main dans sa poche et sortit une *Maglite* (*NdT : Lampe torche très robuste fabriquée par la Mag Instruments en Californie, depuis 1978.*) Ce truc pas plus grand qu'un doigt lançait un faisceau aussi violent que des phares de voiture.

Tandis qu'il promenait sa lampe autour de lui, la stupéfaction lui fit oublier sa jambe.

— Mais c'est quoi ce... bordel ?

On se serait cru dans une tombe égyptienne. La pièce de douze mètres sur douze était remplie d'objets qui renvoyaient la lumière : Le cadre doré des tableaux, les chandeliers en argent, les statues ornées de bijoux, les monceaux d'argenterie. Il y avait aussi des écrins empilés qui devaient contenir des bijoux, ainsi qu'une quinzaine de malles métalliques alignées, certainement pleines d'argent.

C'était une cache de butin, remplie de ce qui avait été volé durant les raids de l'été précédent. Tout ça avait appartenu à la *Glymera*— Zsadist reconnaissait même certains des portraits.

Ce trésor avait une sacrée valeur. Aussi, bien entendu, il remarqua la lumière rouge qui clignotait, sur sa droite, près du sol de terre battue. Cette fois, sa présence avait été remarquée.

La tête de Rhage réapparut.

— J'ai libéré le civil, mais il est incapable de se dématérialiser. Qhuinn est à moins d'un kilomètre. Merde, mais sur quoi tu es tombé ?

— Un lustre. Mais ça n'est pas le problème. On va avoir de la compagnie. Cet endroit était sécurisé, et j'ai déclenché l'alarme en arrivant.

— Y a-t-il un escalier qui descende jusqu'à toi ?

Du dos de sa main sanguinolente, Zsadist essuya la transpiration que la douleur faisait perler à son front— qu'il trouva froid et gras. Il promena autour de lui le faisceau de sa lampe, puis secoua la tête.

— Je n'en vois pas. Mais ils ont bien dû ouvrir cette pièce quelque part pour faire rentrer ce butin. Manifestement, ça n'a pas été à travers le plancher.

Rhage releva la tête, et fronça les sourcils. Puis Zsadist entendit le crissement de sa dague, un son métal contre métal plein d'anticipation.

— Quelqu'un vient d'arriver, chuchota le Frère. Si ce n'est pas Qhuinn, c'est un égorgeur. Écarte-toi de la lumière pendant que je vais vérifier.

Hollywood disparut du trou dans le plancher, et cette fois, ses pas furent parfaitement silencieux.

Parce qu'il y était bien obligé, Zsadist rangea son arme, et enleva les fragments de cristal devant lui. Puis il souleva son cul en posant ses deux paumes au sol et en s'aidant de sa bonne jambe. Ensuite, comme une araignée, il s'écarta de la lumière et glissa de côté dans l'obscurité, vers le radar de l'alarme. Il gara ses fesses juste à côté de ce foutu truc, vu que c'était le seul endroit

dégagé dans cet amas de meubles et d'objets précieux. Épuisé, il s'appuya contre le mur.

Quand tout resta silencieux au-dessus de sa tête, il comprit que les nouveaux arrivants n'étaient pas Quinn et les garçons. Pourtant, il n'entendait aucun bruit de combat.

Et soudain, la situation passa de mauvaise à franchement catastrophique.

Parce que le mur contre lequel il s'appuyait glissa brusquement, le faisant tomber à plat sur le dos... Au pied de deux mecs aux cheveux pâles, franchement en colère.

Chapitre 4

Être mère apportait de grandes satisfactions.

Tenir son bébé dans les bras, et se balancer avec elle jusqu'à s'endormir était définitivement l'une d'entre elles. Tout comme plier les petits habits. Ou lui donner à manger. Ou la regarder lever vers vous des yeux plein de bonheur et d'attente, dès qu'elle se réveillait.

Bella changea de position dans le fauteuil à bascule de la nurserie, tira la couverture sous le menton de Nalla, et lui caressa doucement sa petite joue.

Par contre, il y avait une contrepartie moins agréable à ce nirvana maternel : C'était que l'intuition féminine s'était nettement affinée.

Assise bien à l'abri, dans le manoir de la Confrérie, Bella sut immédiatement que quelque chose n'allait pas. Même si tout était tranquille autour d'elle, et que la nurserie sortait directement d'un article « Une parfaite famille habite ici », un courant d'air glacé traversa soudain la chambre avec des relents de putois décomposé. Et Nalla aussi l'avait remarqué. L'enfant s'était figée, vibrant d'une tension anormale, ses yeux jaunes braqués dans le vide comme si elle s'attendait à une explosion imminente.

Bien entendu, le problème de l'intuition— qu'elle soit liée ou pas à la maternité— c'était que l'histoire n'avait ni mots ni repaires spatio-temporels. Bien sûr, on se préparait à une mauvaise nouvelle, mais l'anxiété ne s'exprimait pas avec des phrases compréhensibles. Ou un tampon qui donnerait la date exacte. Aussi, on ne pouvait que rester assis, figé dans cette attente angoissante qui pesait sur la nuque comme un linge froid et mouillé, tandis que l'esprit essayait de rationaliser les choses— parce que c'était la meilleure chose à faire. Peut-être s'agissait-il simplement d'une mauvaise digestion du dernier repas ? Peut-être était-ce juste une peur sans raison ?

Peut-être...

Merde, peut-être aussi que cette brûlure au fond des tripes n'était pas du tout une intuition. Peut-être la décision qu'elle venait de prendre ne passait-elle pas.

Oui, c'était probablement le cas. Après des semaines à ressasser, espérer, s'inquiéter, après avoir tenté de trouver une solution pour gérer ses différents problèmes avec Zsadist, elle devait être réaliste. Elle l'avait affronté tout à l'heure... et n'avait pas reçu de vraie réponse.

Il n'avait pas dit : « *Je veux que vous restiez toutes les deux.* » Ni même : « *On va y travailler.* »

Non, tout ce qu'elle avait obtenu de lui, c'était : « *Je sors.* »

En fait, ce n'était pas du tout une réponse.

Regardant autour d'elle dans la nurserie, elle fit un inventaire rapide de ce qu'elle voulait emporter... Pas grand-chose, juste un sac des affaires de Nalla, et quelques vêtements pour elle. Ensuite, elle pourrait toujours racheter une table à langer, un berceau, ce serait facile—

Mais où irait-elle ?

La solution la plus simple serait de vivre dans l'une des maisons de son frère. Rehvenge en possédait beaucoup, et elle n'avait qu'à demander. Quelle ironie vraiment. Après avoir tellement lutté pour son indépendance vis-à-vis de lui autrefois, elle envisageait désormais de retourner sous son aile.

Non elle n'envisageait pas. Elle avait déjà pris sa décision.

Se penchant de côté, Bella sortit son téléphone portable de la poche de son jean, et appela Rehvenge.

Au bout de deux sonneries, la voix profonde et si familière répondit :

— Bella ?

Elle entendit en arrière fond le rugissement de la musique, et des gens qui parlaient. Les bruits habituels d'une foule dans un espace confiné.

— Salut.

— Allô ? Bella ? Ne quitte pas, je vais aller dans mon bureau. (Après un moment martelé par la musique, le bruit fut brutalement assourdi.) Hey, comment vas-tu ? Et ton petit miracle ?

— J'ai besoin d'un endroit où habiter.

Un grand silence. Puis la voix de son frère demanda :

— Pour deux ou trois personnes ?

— Pour deux.

Un autre silence.

— Tu veux que je tue ce sinistre abruti ?

Le ton glacé— et même franchement mauvais— lui fit peur. Et lui rappela aussi que son bien-aimé frère n'était pas le genre de mâle qu'il était prudent de contrarier.

— Seigneur. Non.

— Alors dis-moi, sœurette. Que se passe-t-il ?

La mort était un colis enveloppé de noir qui arrivait un jour chez soi, avec des différences de forme, poids, ou emballage. Pourtant, quand le paquet passait le

seul, on devinait immédiatement ce que c'était, sans avoir besoin de vérifier l'adresse de l'expéditeur— et avant même de l'ouvrir.

Ouais, on le savait.

Aussi, quand Zsadist se retrouva couché sur le dos, devant les deux *lessers*, il sut que son paquet de la *FedEx-inction* (*NdT* : Jeu de mot avec la Federal Express, *compagnie de transports de colis aux États-Unis*,) avait été livré, et la seule idée qui lui traversa la tête fut qu'il n'était pas encore prêt à signer le reçu.

Mais, ce n'était pas comme s'il avait le choix.

Au-dessus de lui, leurs silhouettes soulignées d'une lueur glauque provenant de Dieu-sait-où, les deux *lessers* étaient tétanisés... comme si le voir était la dernière chose à laquelle ils s'étaient attendus. Puis ils sortirent leurs armes.

Zsadist n'eut pas conscience d'un dernier mot. Mais seulement d'une dernière image— qui effaça les deux canons braqués sur lui, prêts à lui faire exploser la caboche. Mentalement, il revit Bella et Nalla nichées ensemble sur ce fauteuil à bascule dans la nurserie. Pas cette nuit, pas quand sa *shellane* avait les yeux rougis et des Kleenex à la main, devant le regard grave de son jumeau. Non, c'était quinze jours plus tôt, alors que Bella regardait le bébé dans ses bras, son visage arborant une expression pleine de tendresse et d'amour. Ensuite, comme en le devinant à la porte, elle avait levé les yeux sur lui, et Zsadist s'était senti un moment enveloppé lui aussi dans cet amour fervent.

Il entendit deux coups de feu, et trouva extrêmement étrange que la seule douleur qu'il éprouve soit celle de ses tympan à cause du bruit fracassant.

Deux « *boum* » suivirent, renvoyant un écho parmi le butin volé.

Z releva la tête. Qhuinn et Rhage, debout à l'endroit où les *lessers* s'étaient trouvés, baissaient leurs armes. Blay et John Matthew étaient avec eux, également prêts à tirer.

— Ça va ? demanda Rhage.

Non. Mais alors là— absolument pas.

— Oui, bien sûr. Aucun problème.

— Blay, tu viens avec moi dans le tunnel, dit Rhage. John et Qhuinn, restez avec lui.

Zsadist laissa retomber sa tête, et écouta le bruit des bottes qui s'effaçaient peu à peu. Dans le silence étrange qui suivit, il fut secoué par des spasmes nauséux, et se mit à trembler de tout son corps. Ses mains battaient comme des drapeaux en plein vent lorsqu'il les leva jusqu'à son visage.

Quand la main de John se posa sur son bras, il sursauta.

— Ça va... Ça va aller...

John indiqua par signes :

— *On va te faire sortir d'ici.*

— Comment— (Il dut s'éclaircir la voix pour pouvoir continuer.) Comment savoir ce qui se passe vraiment ?

— *Pardon ? Comment savoir quoi ?*

Zsadist fit glisser ses doigts sur son front, essayant de toucher l'endroit où les égorgeurs avaient braqué leurs armes sur lui.

— Comment savoir que c'est la réalité ? Et non pas... Merde. Comment savoir que je ne suis pas mort ?

Derrière son épaule, John jeta un coup d'œil vers Qhuinn, comme s'il n'avait aucune idée de la réponse à donner, et cherchait du renfort. Puis il se frappa la poitrine d'un solide coup de poing.

— *Je suis bien là.*

Qhuinn se pencha en avant, et fit la même chose, un bruit sourd monta de sa poitrine.

— *Moi aussi.*

Zsadist laissa sa tête retomber en arrière, son corps tressautait si fort que ses pieds heurtaient le sol dur comme pour jouer du tam-tam.

— *Je ne sais plus où est la réalité... Et merde...*

John le regarda, tout en mesurant l'aggravation de son agitation, essayant de réfléchir à ce qu'il devait faire.

Soudain, il se pencha vers la jambe cassée de Zsadist, et tira un coup sec sur la botte tordue.

Zsadist se rassit en beuglant :

— *Espèce d'enfoiré.*

Mais c'était une bonne idée. La souffrance avait agi comme un grand coup de balai dans son crâne, enlevant les toiles d'araignées de ses hallucinations, les remplaçant par une lucidité concentrée et... douloureuse. Il était parfaitement vivant. Sans aucun doute.

En le réalisant, il pensa immédiatement à Bella. Et à Nalla. Il devait les prévenir.

Zsadist se pencha de côté pour récupérer son téléphone, mais sa vision se brouilla tout à coup devant la douleur que son geste provoquait dans sa jambe.

— *Bordel. Tu peux récupérer mon téléphone ? Dans ma poche arrière.*

John le fit doucement rouler sur le côté, et sortit le Razr— qu'il lui tendit.

— Alors, tu ne penses pas qu'il y ait la moindre solution possible ? demanda Rehv.

Pour répondre à la question de son frère, Bella secoua la tête, puis se souvint qu'il ne pouvait pas la voir.

— Non, je ne pense pas. Du moins, pas pour le moment.

— Merde. Bon, tu sais que je suis toujours là pour toi. Tu veux rester avec *mahman* ?

— Non. Je serai heureuse qu'elle vienne me voir, mais je préfère habiter seule.

— Parce que tu espères qu'il viendra te chercher ?

— Il ne le fera pas. C'est différent cette fois. Parce que Nalla... a tout changé entre nous.

Le bébé s'agita, et enfouit son nez plus près de son endroit favori, entre le sein de sa mère et son aisselle. Bella coinça le téléphone contre son épaule, et caressa les doux cheveux soyeux qui commençaient à pousser. Ces boucles, plus tard, deviendraient multicolores, avec des mèches blondes, rousses et brunes, comme celles qu'aurait son père s'il ne les coupait pas aussi court.

Lorsque Rehv eut un rire un peu gêné, elle demanda :

— Quoi ?

— Après toutes ces années à insister pour que tu vives avec moi, ça m'ennuie aujourd'hui de te voir quitter la Confrérie. En vérité, c'est l'endroit le plus sécurisé qui existe... Mais j'ai une maison sur le fleuve Hudson, qui est bien protégée. Une amie à moi habite tout près. Rien de très moderne, mais il y aura un tunnel entre vous deux. Elle veillera sur toi.

Après qu'il lui ait donné l'adresse, Bella murmura :

— Merci. Je vais emballer quelques affaires, puis je demandai à Fritz de m'y emmener d'ici une heure.

— Je m'occupe dès à présent de remplir le frigidaire pour ton arrivée.

Le téléphone de Bella indiqua par un « *bip* » qu'un SMS venait d'arriver.

— Merci.

— Est-ce que tu l'as prévenu ?

— Z sait que ça allait arriver. Et non, je ne l'empêcherai pas de voir Nalla s'il le souhaite. Mais il devra se déplacer pour ça.

— Et toi ?

— Je l'aime... Mais la situation est vraiment difficile pour moi en ce moment.

Peu après, elle coupa la communication, et écarta son téléphone de son oreille pour vérifier le texto reçu. Il venait de Zsadist : « *Je suis désolé. Je t'aime. Pardonne-moi. Je t'en prie. Je ne peux pas vivre sans toi.* »

Elle se mordit la lèvre, cligna des yeux, et envoya sa réponse.

Chapitre 5

Zsadist regardait l'écran de son téléphone, espérant une réponse de Bella. Il aurait dû l'appeler, mais sa voix était si rauque qu'il craignait de lui faire peur. De plus, tomber dans l'émotionnel n'était pas une idée géniale, vu qu'il se trouvait avec une jambe cassée, dans une maison qui appartenait aux *lessers*.

Rhage et Blay revinrent par le tunnel.

— ... et c'est pourquoi ils ne sont même pas venus dans la maison, disait Rhage. L'entrée de cet entrepôt secret se trouve dans la remise à l'arrière. Ils ont d'abord vérifié leur système de sécurité, et étaient manifestement beaucoup moins concernés que la maison ait été envahie.

Zsadist se racla la gorge, puis marmonna :

— L'alarme clignote toujours. Si on n'arrête pas ce truc, d'autres vont—

Rhage leva son arme vers la lumière rouge, appuya la gâchette, et la fit sauter.

— Ça va peut-être marcher.

— Hollywood, tu es vraiment branché niveau technologie, marmonna Zsadist. Un vrai disciple de Billy Gates. (*NdT : Informaticien américain né en 1955, pionnier dans le domaine de la micro informatique et principal actionnaire de Microsoft.*)

— Peu importe. Il faut qu'on vous évacue, toi et le civil—

Quand le téléphone de Zsadist vibra, il ouvrit le message de Bella en retenant sa respiration. Après l'avoir lu deux fois, il ferma les yeux, et laissa tomber son téléphone. Oh Seigneur... *Non*.

Il souleva son torse du sol, et tenta de se remettre debout. La douleur atroce qui traversa sa jambe aida à le distraire de la mare de sang qui s'était étalée sous lui.

— Mais qu'est-ce...

— ... que tu fous...

— ... bordel ?

Quant à John, il esquissait des signes, disant la même chose que les trois autres qui parlaient en même temps. *Mais qu'est-ce que tu fous, bordel ?*

— Il faut que je rentre au manoir. (Il ne pouvait pas se dématérialiser à cause de sa jambe— qui lui donnait envie de vomir en se tordant sous lui.) J'ai besoin de rentrer—

Hollywood flanqua son visage magnifique juste devant les yeux de Zsadist.

— Du calme, mec. Tu es en état de choc-

Zsadist agrippa le bras du mâle, et le serra fort. Puis il lui parla à voix basse. Quand il eut fini, Rhage ne put que cligner des yeux.

Au bout d'un moment, Hollywood dit tranquillement :

— Ouais, mais il y a un problème. Tu as une fracture ouverte, mon Frère. Je te promets que nous allons te ramener, mais il te faut voir un docteur. Mourir n'arrangera pas tes affaires. Compris ?

Venue de nulle part, Zsadist sentit une grande vague de fatigue menacer de l'anéantir. Et eut le sentiment que son Frère avait peut-être raison. Bordel.

— Au manoir. Je veux—

Son corps s'effondra sous lui, comme un château de cartes.

Rhage le rattrapa, et se tourna vers les garçons :

— Vous deux, emportez-le par le tunnel. Allez-y. Je vous couvre.

Zsadist grogna quand il changea de mains, et fut soulevé comme une carcasse de cerf trouvée au milieu de la route. La douleur était si effroyable que son cœur tambourinait, sa peau frissonnait... mais c'était tant mieux. Il avait besoin d'une manifestation physique de l'émotion qui lui broyait la poitrine.

Le tunnel ne faisait qu'une cinquantaine de mètres de long. Mais il était à peine assez grand pour qu'un *Hobbit* puisse y entrer— (*NdT : Semi-hommes vivant dans la Terre du Milieu, dans l'univers de fiction imaginé J. R. R. Tolkien dans Le Seigneur des anneaux,*) aussi sortir de là fut à peu près aussi facile que naître. Qhuinn et John étaient pliés en deux pour le soutenir tout en se hâtant, deux mâles adultes coincés dans un modèle pour enfants. Et le corps de Zsadist était si secoué que son pied blessé gueulait comme une cloche. La seule chose qu'il le maintenait conscient était le SMS de Bella : « *Je suis désolée. Je t'aime. Mais nous devons partir, le bébé et moi. Je te donnerai notre nouvelle adresse dès que nous serons installées, plus tard dans la nuit.* »

À l'extérieur, l'air était glacé, et Zsadist l'inspira longuement dans ses poumons, dans l'espoir de calmer ses nausées. Il fut directement porté dans le Hummer et installé à l'arrière— avec le civil qui s'était évanoui. John, Blay et Qhuinn grimperent dans la voiture, puis il y eut un temps d'attente plutôt tendu.

Rhage émergea de la maison, leva trois doigts et son poing, puis plongea Shotgun, à la place du mort, à côté de Qhuinn. Pendant que le Frère envoyait un SMS sur son téléphone, Qhuinn appuya sur l'accélérateur, et prouva (une fois encore) qu'il avait un cerveau : Le gars avait été assez intelligent pour se garer de façon à pouvoir repartir en urgence— aussi il démarra tout droit, à fond.

Rhage regarda sa montre tandis qu'ils fonçaient en avant : *Quatre... Trois... Deux....*

Derrière eux, la maison explosa dans une boule de feu, et la violence de la déflagration envoya des vagues d'énergie à travers l'espace—

Au moment précis où un monospace rempli d'ennemis arrivait en face d'eux dans l'allée, leur bloquant tout accès à la Route 9.

Bella vérifia ses deux sacs *L.L. Bean* (NdT : Site de ventes online dont le siège se trouve à Freeport, dans le Maine, aux États-Unis,) presque sûre qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait pour le moment. Dans celui aux poignées vertes, elle avait mis quelques vêtements pour elle-même, le chargeur de son téléphone, sa brosse à dents, et 2000 dollars en espèces. Dans celui aux poignées bleues se trouvaient les affaires de Nalla, les biberons et les couches, plus des lingettes, de la crème anti-rougeur, des doudous, un ours en peluche, et le livre du Dr Seuss, « *Oh, quels endroits allons-nous visiter ?* » (NdT : Auteur et illustrateur américain de livres pédagogiques pour enfants, 1904/1991.)

Par une nuit comme celle-ci, le titre du livre préféré de Nalla était un crève-cœur. Vraiment.

Quand on frappa à la porte de la nurserie, Bella cria : « Entrez. »

Mary, la *shellane* de Rhage, passa la tête. Son visage était sombre et ses yeux gris plutôt tristes, avant même qu'elle regarde les deux sacs.

— Rhage vient de m'envoyer un SMS, dit-elle. Zsadist a été blessé. Je sais que tu veux partir— et tes raisons ne me regardent pas— mais peut-être pourrais-tu attendre ? D'après ce que Rhage m'a dit, Zsadist va vraiment avoir besoin de prendre une veine.

Bella se redressa lentement.

— Est-ce que c'est... grave ? Qu'est-ce qu'il—

— Je n'ai pas d'autres détails. Sauf qu'ils reviennent aussi vite que possible.

Oh... Seigneur. C'était le genre de nouvelles qu'elle avait toujours craint. Que Zsadist soit blessé au combat.

— À quelle heure doivent-ils arriver ?

— Rhage ne me l'a pas dit. Je sais qu'ils doivent d'abord déposer un civil blessé à la nouvelle clinique de Havers. Mais c'est sur leur route. Je ne sais pas si Zsadist va être soigné là-bas ou ramené ici.

Bella ferma les yeux. Zsadist lui avait envoyé son texto alors qu'il était déjà blessé. Il avait tenté de la joindre alors qu'il souffrait... Et elle avait rejeté, en lui annonçant qu'elle l'abandonnait à ses démons.

— Mon Dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait ? dit-elle à voix basse.

— Pardon ? demanda Mary.

Bella secoua la tête, plus pour elle-même que pour répondre à l'autre femelle.

Elle avança vers le berceau et regarda sa fille. Nalla dormait, épuisée par la fatigue profonde des enfants, sa petite poitrine pompant avec application, ses petites mains roses serrées en poings. Elle avait les sourcils froncés, comme si elle se concentrait sur la tâche de grandir.

— Pourrais-tu rester auprès d'elle ? demanda Bella.

— Bien sûr.

— Il y a du lait dans le frigidaire juste là.

— Je reste avec elle. Ne t'inquiète pas.

Dans l'allée, devant la maison du *Géant Vert* en pleine cambrousse, Z ressentit un violent soubresaut quand Qhuinn pila en freinant son Hummer. Le 4x4 résista, défiant les lois de la physique qui cherchait à dévier sa masse imposante, et s'arrêta juste avant d'emplafonner le lobe frontal du monospace planté sur son passage.

Plusieurs canons de révolvers sortirent de la voiture familiale de la *Lessening* Société, comme si cette saloperie était une diligence. Et les balles se mirent à voler de partout, heurtant l'acier renforcé de la Hummer, ricochant sur le plexiglas épais de deux centimètres de ses vitres.

— Merde, ça fait à peine deux nuits que j'ai ma bagnole, cracha Qhuinn furieux. Et ces fumiers sont en train de la transformer en gruyère ? Bordel, non. Pas question. Accrochez-vous.

Il fit une rapide marche arrière— prenant un élan d'environ cinq mètres, puis repassa la première, et appuya à fond. Tournant d'un coup sec le volant sur la gauche, il contourna la Chrysler T&C, des mottes de terre jaillissant sous ses roues et éclaboussant les deux voitures.

Tandis que le 4x4 rebondissait comme un bateau dans le mauvais temps, Rhage plongea dans son blouson et sortit une grenade à main. Entrouvrant à peine sa vitre à l'épreuve des balles, il ôta la goupille avec ses dents, et jeta l'explosif au dehors. Par miracle, l'engin rebondit sur le toit du monospace, et roula dessous.

Les trois *lessers* dégagèrent de leur caisse comme si elle était en feu.

Dix secondes plus tard, ce fut le cas, et les flammes éclairèrent la nuit.

Boordel. Si Zsadist avait cru que le voyage dans le tunnel avait été douloureux pour sa jambe, c'était de la gnoignote comparé au cross-country que

Qhuinn dut faire pour s'écarter des égorgeurs. Quand la Hummer bondit une dernière fois pour retomber sur la Route 9, après que le dernier *lesses* ait valdingué sur le capot, Zsadist était au bord de l'évanouissement.

— Merde, il est en état de choc.

Sans véritable intérêt, Zsadist réalisa que Rhage s'était retourné, et qu'il ne regardait pas le civil. Mais lui.

— Pas du tout, marmonna-t-il, tandis que ses yeux se révulsaient en arrière dans son crâne. Je fais juste une petite pause.

Les yeux bleu-gris si spectaculaires de Rhage s'étrécirent.

— Tu as une fracture ouverte, espèce d'enfoiré. Tu saignes comme un goret.

Zsadist jeta un coup d'œil à Qhuinn, dans le rétroviseur central.

— Désolé de saligoter ta voiture.

— Aucune importance. (Le mâle secoua la tête.) Pour toi, je bousillerais ma caisse sans problème.

Rhage posa sa main sur le cou de Zsadist.

— Merde, tu es blanc comme un glaçon, à peu près aussi chaud. Il va falloir qu'ils s'occupent de toi à la clinique.

— Veux rentrer.

D'une voix lente, Rhage annonça :

— J'ai demandé à Mary de ne pas la laisser partir, d'accord ? Bella sera encore là quand nous arriverons au manoir, à n'importe quelle heure. Elle ne partira pas avant que tu reviennes.

Un grand silence tomba dans la Hummer, comme si tout le monde s'efforçait de prétendre ne pas écouter les nouvelles d'Hollywood.

Z ouvrit la bouche pour discuter.

Mais il s'évanouit avant d'avoir pu formuler une objection.

Chapitre 6

Au centre d'entraînement de la Confrérie, Bella arpentait la salle de soins, tournant autour de la table d'examen avec des jambes tremblantes. Et régulièrement, elle s'arrêtait pour vérifier l'horloge.

Où étaient-ils ? Que se passait-il ? Y avait-il un autre problème ? Ça faisait déjà plus d'une heure...

Oh Seigneur, je vous en prie, faites que Zsadist soit vivant. Faites qu'ils le ramènent vivant à la maison.

Elle se remit à arpenter la pièce. Encore et encore. Et finit par s'arrêter devant la civière, qu'elle examina de long en large. Posant les mains sur le revêtement rembourré, elle se revit étendue et souffrant là-dessus. Trois mois plus tôt.

À la naissance de Nalla.

Quel cauchemar ça avait été.

Et le cauchemar recommençait cette nuit... alors qu'elle attendait que son *hellren* lui soit ramené blessé, sanguinolent, souffrant. Et encore, c'était dans le meilleur des cas. Dans le pire, ce serait un cadavre dans un linceul— une hypothèse qu'elle n'arrivait même pas à imaginer.

Pour s'empêcher de devenir folle, elle repensa à la naissance... à ce moment où sa vie et celle de Zsadist avaient définitivement changé. Comme beaucoup de choses importantes, le grand événement avait été prévu— mais sa réalité avait quand même été un choc. Elle n'avait été qu'au neuvième mois de sa grossesse, alors que les vampires portaient normalement un bébé seize mois. C'était une nuit de dimanche à lundi.

Sacrée façon de commencer la semaine.

Elle avait eu brutalement envie de chili, et Fritz, bien entendu, avait cédé à son caprice, lui préparant un mélange aussi épicé qu'un chalumeau. Mais quand le bienveillant majordome lui avait apporté une assiette fumante, elle n'avait pu supporter ni l'odeur ni la vue du plat. Une nausée brutale lui avait tordu l'estomac, provoquant en elle une sueur froide. D'un pas lourd, elle était partie prendre une douche froide. Arrivée dans la salle de bain, elle s'était demandé comment elle pourrait laisser encore sept mois grandir le bébé dans son ventre.

Bien évidemment, Nalla avait pris à cœur cette pensée de sa mère. Pour la première fois depuis des semaines, elle s'était violemment agitée et, d'un coup de pied, avait rompu les eaux.

Relevant son peignoir, Bella avait baissé les yeux pour vérifier l'origine de cette humidité soudaine, craignant un moment d'avoir perdu le contrôle de sa vessie. Puis elle avait compris. Bien qu'elle ait suivi les avis de Doc Jane, et évité de lire des bouquins du genre : « Tout ce que vous devez savoir sur la grossesse », elle en savait quand même assez pour comprendre qu'une fois les eaux rompues, il n'y avait aucun retour en arrière possible. Le bus était en route.

Dix minutes plus tard, elle s'était retrouvée allongée sur la civière. Et Doc Jane l'avait examinée rapidement, mais consciencieusement. D'après ses conclusions, le corps de Bella ne semblait pas prêt à suivre le programme, mais Nalla devait sortir. Aussi elle lui avait administré de la Pitocine— un produit utilisé pour accélérer le travail chez les humaines. Peu après, Bella avait compris la différence entre douleur et accouchement.

La douleur attirait l'attention. L'accouchement la retenait— entièrement.

Zsadist avait alors été absent, en patrouille au dehors. Il était rentré peu après, si paniqué que ses cheveux courts étaient dressés droit sur son crâne. À peine avait-il passé la porte qu'il rejetait ses armes en un tas aussi énorme qu'un fauteuil, avant de se précipiter aux côtés de Bella.

Jamais elle ne l'avait vu aussi terrifié. Même pas quand il se réveillait de ses cauchemars, se croyant retourné chez la Maîtresse sadique qui l'avait autrefois possédé. Les yeux du mâle étaient redevenus noirs, pas de colère, mais de terreur, et ses lèvres étaient si serrées qu'on aurait dit deux cicatrices livides.

L'avoir près d'elle avait aidé Bella à traverser la douleur. Elle avait eu besoin de lui. Doc Jane n'avait pas voulu de péridurale, vu que les vampires pouvaient parfois souffrir de chutes effrayantes de leur pression sanguine. Aussi, Bella n'avait-elle rien eu pour la soulager.

Il n'y avait pas non plus le temps de l'emmener jusqu'à la clinique de Havers. Une fois la Pitocine injectée, le travail avait démarré trop vite pour qu'elle puisse être déplacée— et c'était sans importance, parce que l'aube n'allait pas tarder. Ce qui signifiait aussi que le physicien de la race ne pouvait être accompagné au centre d'entraînement.

Bella revint au présent, passant la main sur le mince oreiller posé sur la civière. Elle se souvint avoir serré la main de Zsadist, si fort qu'elle avait failli

lui rompre les os, tandis qu'elle-même se raidissait jusqu'à ce que ses dents lui fassent mal— jusqu'à ce qu'elle ait la sensation d'être coupée en deux.

Ensuite, toutes ses fonctions vitales avaient commencé à chuter...

— Bella ?

Elle pivota sur elle-même. Et vit Wrath, à la porte dans la salle de soins. Le corps énorme du roi remplissait tout l'espace entre les deux montants. Avec ses cheveux longs jusqu'en bas des reins, ses lunettes sombres, et ses vêtements de cuir noir, il ressemblait à une version moderne de la Grande Faucheuse... venue pour annoncer la pire des nouvelles.

— Oh non. Je t'en prie... non, dit-elle en trébuchant, agrippée à la civière. Je t'en prie—

— Non, ça va. Il va bien. (Wrath avança, et la retint par le bras.) Ils l'ont récupéré.

— Récupéré ?

— Il a une fracture ouverte à la jambe, et ça a pas mal saigné.

« Pas mal » devait vouloir dire « énormément », pensa-t-elle.

— Où est-il ?

— Ils reviennent de chez Havers. Et ne devraient pas tarder. Je pensais que tu devais t'inquiéter, aussi j'ai préféré venir te le dire.

— Merci. Merci...

Malgré tous les problèmes qu'ils avaient eu ces derniers temps, elle ne supportait pas l'idée de perdre son *hellren*.

— Holà, du calme voyons. (Le roi l'enveloppa dans ses bras énormes pour la soutenir.) Laisse-toi aller— et respire un grand coup. Tu verras, ça ira mieux.

Elle fit ce qu'il suggérait, relâchant son contrôle rigide sur ses muscles. Son corps se mit à trembler des épaules aux mollets, et elle se confia la force du roi pour la maintenir debout. Il avait eu raison. Même en frissonnant, elle fut capable enfin de prendre une grande inspiration.

Quand elle eut récupéré son équilibre, elle s'écarta. Puis aperçut la civière, fronça les sourcils, et recommença à arpenter la pièce.

— Wrath, je peux te demander quelque chose ?

— Bien entendu.

Elle dut marcher encore un peu, avant de pouvoir présenter sa question.

— Si Beth avait un bébé, est-ce que tu aimerais l'enfant autant que tu aimes ta *shellane* ?

Le roi eut l'air surpris.

— Ah...

— Je suis désolée, dit-elle en secouant la tête. Ça ne me regarde pas—

— Non, ce n'est pas ça. J'essaye de réfléchir à ma réponse. (Il leva le bras, et releva ses lunettes noires sur ses yeux d'un vert très pâle et lumineux. Bien qu'il soit presque aveugle, son regard était incroyablement pénétrant.) Il y a une vérité première— et je pense que c'est la même chose pour tous les mâles dédiés. Ma *shellane* est le battement même de mon cœur. Et même plus que ça. Elle est mon sang, ma peau, mon cerveau... Elle est tout ce qui compte et comptera jamais. Aussi, il est impossible pour un mâle de tenir à quelqu'un plus qu'à sa compagne. C'est... impossible. Et ça entraîne certaines conséquences. Plus on aime, plus on veut protéger. Donc, maintenir sa femelle heureuse et protégée implique de prendre soin de tous les jeunes qu'elle aura. Ceci étant dit, bien entendu, on aime ses enfants. Je pense à Darius avec Beth... Il était tellement désespéré de la protéger. Et puis regarde Tohr avec John... Alors... Bien sûr, on les aime beaucoup...

C'était peut-être logique, mais ça n'apportait pas à Bella un véritable soulagement, vu que Zsadist ne voulait même pas prendre Nalla dans son berceau—

Les doubles portes de la salle de soins s'ouvrirent soudain, et Zsadist entra, sur une civière. Il portait encore une chemise d'hôpital, probablement parce que ses vêtements avaient dus être découpés sur lui en arrivant à la clinique de Havers. Il avait le visage livide, les deux mains bandées, et un plâtre à la jambe.

Il était inconscient.

Elle se précipita ce vers lui et lui prit le bras.

— Zsadist ? *Zsadist* ?

Quelquefois, les intraveineuses et les comprimés ne sont pas le meilleur traitement pour un blessé. Quelquefois, il est bien plus important et vital d'être touché par celle qu'on aime, d'entendre le son de sa voix, et savoir que l'on est en sécurité chez soi— voilà ce qui fait revenir des portes de l'Au-delà.

Zsadist ouvrit les yeux. En croisant le brillant regard saphir, un voile de larmes lui monta aux paupières. Bella était penchée sur lui, avec ses épais cheveux acajou qui pendaient sur son épaule. Son visage à la beauté classique était tiré par l'anxiété.

— Hey, dit-il seulement, parce qu'il avait du mal à parler.

À la clinique, il avait refusé tous les analgésiques et/ou anesthésiques qu'on lui avait proposés, parce qu'il détestait la sensation d'impuissance qui lui

rappelait toujours avoir été drogué aux mains de sa Maîtresse. Il avait donc été lucide quand on lui avait ouvert la jambe, pour que Doc Jane la lui remettre en place. Du moins, au début. Parce qu'il avait perdu conscience assez vite. En fait, il se sentait quasiment mort. Il devait avoir une sacrée mauvaise tronche.

Et puis, il y avait trop de choses qu'il avait à dire à Bella.

— Salut, répondit Bella, en caressant de la main son crâne rasé.

— Je...

Avant de se ridiculiser, il s'arrêta, et jeta un coup d'œil autour de lui pour vérifier qui d'autre était dans la salle de soins. Il vit Wrath, qui parlait à Rhage dans un coin, près du bassin, puis Qhuinn, John et Blay, plantés devant l'alignement des armoires métalliques.

Des témoins. Merde. Il avait besoin de se reprendre.

Tandis qu'il clignait des yeux, les détails de la pièce lui devinrent plus apparents. Il repensa à la dernière fois où il s'était trouvé là.

Pour la naissance de Nalla.

— Chut... murmura Bella, en se méprenant sur la raison de sa grimace. Ferme les yeux, et détends-toi.

Il obtempéra, parce qu'il était à nouveau prêt à s'effondrer... et pas à cause de la douleur qu'il ressentait dans sa jambe et dans ses mains.

Seigneur, cette nuit où Nalla était née... Quand il avait failli perdre sa *shellane*...

Zsadist serra fort les paupières, ne souhaitant pas revivre le passé... Ni même regarder de trop près son présent. Parce qu'il risquait encore de perdre Bella. Une fois de plus.

— Je t'aime, chuchota-t-il. Je t'en prie. Ne me quitte pas.

— Je suis là.

Oui, mais pour combien de temps ?

La panique qu'il ressentit le renvoya directement à la nuit de la naissance...

Cette nuit-là, il avait été au centre-ville, avec Vishous, à enquêter sur la disparition d'un civil. Quand il avait reçu l'appel de Doc Jane, il avait planté V, et s'était dématérialisé dans la cour, devant le manoir, puis avait traversé le grand hall pour plonger dans le tunnel. Tout le monde— les shellanes, les doggens, et même Wrath— s'était écarté de son chemin pour éviter de valdinguer comme une quille sur un terrain de bowling.

Une fois au centre d'entraînement— dans cette même pièce— il avait trouvé Bella étendue sur une civière comme celle il était couché à présent. Arrivant en

plein milieu d'une contraction, il avait dû regarder le corps de sa shellane se tordre, comme frappé au ventre par la main d'un géant. Quand la douleur s'était calmée, elle avait pris une grande inspiration, puis l'avait regardé, avec un faible sourire. Dès qu'elle avait tendu la main vers lui, il avait arraché ses armes pour les jeter au sol.

— Tes mains, avait beuglé Doc Jane. Lave-toi les mains avant de t'approcher d'elle.

En hochant la tête, il s'était dirigé vers les profonds évier en inox avec des pédales pour faire couler l'eau. Il s'était étrillé les bras jusqu'à ce que sa peau soit aussi rose qu'une poupée Barbie, puis s'était séché avec un tissu chirurgical bleu avant de se précipiter à côté de Bella.

Il venait à peine de lui attraper la main quand la contraction suivante était arrivée. Bella l'avait serré assez fort pour lui écraser les doigts, mais il s'en foutait. En la regardant dans les yeux, pendant qu'elle souffrait, il aurait fait n'importe quoi pour la soulager..... Y compris se châtrer. Il n'arrivait pas à accepter ce qu'elle endurait à cause de lui.

Puis, c'était devenu pire. Le travail durant un accouchement était comme une locomotive qui prenait de plus en plus de vitesse, et ses rails passaient et repassaient sur le corps de Bella. De plus en plus fort. De plus en plus longtemps. De plus en plus vite. Et ça n'arrêtait pas. Encore et encore. Il ne savait pas comment elle le supportait. Puis d'un seul coup, elle n'y réussit plus.

Elle perdit conscience, et ses signes vitaux commencèrent à chuter— le battement de son cœur, sa pression sanguine, tout partait à l'égout. Il comprit à quel point la situation était sérieuse en voyant la vitesse à laquelle Doc Jane bougeait. Il se souvint des drogues injectées par intraveineuses, et de Vishous qui arrivait avec... merde, des instruments chirurgicaux, et un incubateur néonatal.

Doc Jane avait mis de nouveaux gants en latex, fixant d'abord Bella, puis lui.

— Il va falloir l'ouvrir pour récupérer le bébé, d'accord ? Il y a un risque de souffrance fœtale.

Il avait hoché la tête. Sûrement. Acceptant, aussi bien pour lui, que pour Bella. Il revoyait Vishous badigeonner de la Bétadine sur le ventre de Bella, colorant sa peau d'un orange de rouille.

— Est-ce qu'elle va s'en sortir ? marmonnait Bella d'une voix désespérée. Est-ce que le bébé va bien—

Doc Jane s'était penchée :

— Regarde-moi.

Les regards des deux femelles s'étaient croisés.

— *Je vais faire tout ce que je peux pour vous sortir de là, toi et ton bébé. Mais je veux que tu te calmes. Ça, c'est ton boulot. Détends-toi, et laisse-moi faire ce que je sais faire. Respire un grand coup. Maintenant.*

Zsadist aussi avait respiré un grand coup, en même temps que sa shellane... Puis il avait vu les yeux de Bella s'écarquiller en regardant le plafond avec une curieuse fixité. Avant même qu'il puisse lui demander ce qu'elle voyait, elle avait refermé les yeux.

Dans un moment de pure terreur, il s'était demandé si elle les rouvrirait.

Puis elle avait dit :

— *Assure-toi que le bébé survit.*

À ce moment, il s'était glacé— complètement glacé— parce qu'il était évident que Bella ne pensait pas s'en sortir. Et que la seule chose dont elle s'inquiétait encore était de la survie du bébé.

— *Je t'en supplie, reste avec moi, avait-il gémi pendant l'incision de son ventre.*

Bella ne l'avait pas entendu. Elle était déjà inconsciente, comme un bateau qui quittait son mouillage pour naviguer vers des eaux plus calmes.

Nalla était née à l'aube— à 6h24.

— *Est-elle vivante ? avait demandé Zsadist.*

À présent, il avait honte de l'admettre, mais la véritable raison de sa question était qu'il était lui impossible d'annoncer à Bella que son bébé était mort-né.

Pendant que Doc Jane recousait Bella, Vishous avait travaillé rapidement sur la bouche et le nez du bébé avec un ballon de succion, puis le Frère avait sorti une minuscule intraveineuse et bricolé quelque chose sur les mains et les pieds. Très vite. Ouais, à ce moment-là, il avait été aussi rapide que sa shellane.

— *Est-elle vivante ?*

— *Zsadist ?*

Il ouvrit les yeux, et réintégra le présent.

— *Veux-tu d'autres analgésiques ? demanda Bella. Tu as l'air de souffrir atrocement.*

— *Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu vivre. Elle était si petite.*

En entendant les mots émerger de la bouche de Zsadist, Bella fut troublée, mais seulement un moment. La naissance... Il parlait de la naissance.

Elle caressa la tête aux beaux cheveux si courts, essayant de le soulager.

— Oui... Oui c'est vrai.

Les yeux jaunes effleurèrent du regard les autres personnes dans la pièce, puis sa voix devint très basse.

— Tu veux la vérité ?

Oh merde, pensa-t-elle.

— Oui, bien sûr.

— Si je voulais qu'elle vive, c'était pour pas que tu entendes une mauvaise nouvelle. Tu ne pensais qu'à elle. Tu ne t'inquiétais que d'elle... Et je n'aurais pas supporté que tu la perdes.

Étonnée, Bella fronça les sourcils.

— Tu veux dire, à la fin ?

— Oui... Tu disais vouloir que le bébé survive. C'étaient tes derniers mots avant de perdre conscience.

Bella posa la main sur la joue froide.

— Je croyais que j'allais mourir, et je ne voulais pas que tu restes seul... J'ai vu la lumière de l'Au-delà— tout autour de moi— qui m'enveloppait déjà. Alors, je m'inquiétais pour toi... Sur ce qui t'arriverait si je ne revenais pas.

Le visage de Zsadist blanchit encore plus, prouvant qu'il y avait une couleur plus pâle que le blanc dans le spectre.

— Je savais que c'était ce qui arrivait. Oh... Seigneur. Je n'arrive pas à croire à quel point ça été de justesse.

Doc Jane s'approcha de la civière.

— Désolée de vous déranger. Je veux juste vérifier son état et prendre sa tension.

— Bien sûr.

Bella regarda le docteur procéder à son examen, pensant à la façon dont ces mains spectrales avaient aidé sa fille à venir au monde.

— Bon, dit Doc Jane, en réajustant son stéthoscope autour de son cou. Ça va. Tu es stabilisé. Tu pourras te relever et bouger d'ici une heure ou deux.

— Merci, murmura Bella, et Zsadist fit la même chose.

— De rien. J'en suis heureuse, croyez-moi. Maintenant, je vais faire dégager tout le monde pour que vous puissiez être un peu tranquilles.

La foule se dispersa, après diverses propositions d'aide, de nourriture, ou de quoi que ce soit d'autre. Avant de sortir, Wrath s'arrêta, et regarda Bella. Qui serra la main sur l'épaule de Zsadist tandis que le roi inclinait la tête, avant de refermer la porte.

Elle s'éclaircit la gorge.

— Tu veux que je te donne quelque chose à—

— Il faut qu'on parle.

— Ça peut attendre—

— Jusqu'à ce que tu partes ? (Zsadist secoua la tête.) Non. Il faut le faire maintenant

Bella tira un tabouret roulant, et s'y assit, caressant le bras de Zsadist parce qu'elle ne pouvait toucher ses mains bandées.

— J'ai la trouille. Parce que si nous ne pouvons pas... réparer ce gouffre entre nous...

— Oui, moi aussi j'ai peur.

Tandis que leurs mots résonnaient dans la salle carrelée, silencieuse et clinique, Bella se souvint de son réveil après sa césarienne, le jour de la naissance.

C'étaient les yeux de Zsadist qu'elle avait vue en premier. Elle avait lu en eux une souffrance infinie tandis qu'il la regardait. Puis, lentement, la peine s'était atténuée, révélant son incrédulité et son espoir.

— *Montre-lui son bébé, avait dit Zsadist d'une voix tendue. Vite.*

Vishous avait fait rouler l'incubateur, et Bella avait aperçu sa fille pour la première fois. Tirant avec elle l'intraveineuse plantée dans son bras, elle avait caressé du bout des doigts la bulle de plexiglas. À l'instant précis où elle avait touché cette barrière transparente, l'enfant avait tourné la tête.

Bella avait regardé Zsadist.

— *Pourrions-nous l'appeler Nalla ?*

Il avait les yeux humides.

— *Oui. Bien sûr. Absolument. Tout ce que tu veux.*

Puis il l'avait embrassée, lui avait donné sa veine, et avait agi comme un compagnon attentif et aimant, soucieux de lui procurer le nécessaire.

Revenant au présent, elle secoua la tête.

— Tu avais l'air si heureux, juste après la naissance. Tu t'en réjouissais avec les autres. Tu étais là à la cérémonie des rubans autour de son berceau... Tu es allé chercher Phury, tu as chanté pour lui...

— Parce que tu étais vivante. Parce que tu n'avais pas eu à souffrir de la perte de ton enfant. Mes pires craintes ne s'étaient pas réalisées. (Zsadist se leva une main comme s'il voulait se frotter les yeux, puis fronça les sourcils en réalisant que c'était impossible à cause des bandages.) J'étais heureux pour toi.

— Mais après que tu m'aies fait boire, tu t'es assis près de son incubateur, et tu as tendu la main vers elle. Tu as même souri quand elle t'a regardé. J'ai lu l'amour sur ton visage— pas uniquement le soulagement. Qu'est-ce qui a changé ? (Tandis qu'il hésitait, elle insista :) Je veux bien te donner davantage de temps si c'est ce dont tu as besoin, mais je veux comprendre ce qui s'est passé. Dis-le-moi.

Zsadist regarda droit au-dessus de lui, la cage métallique qui enfermait les néons. Il y eut un long silence. Si long que Bella pensa qu'ils avaient peut-être rencontré un mur insurmontable.

Puis une larme, énorme, unique, se forma au coin de l'œil du mâle.

— Elle est avec moi dans mes cauchemars.

Il avait parlé si bas, que Bella n'était pas certaine d'avoir bien entendu.

— Pardon ?

— Je rêve sans arrêt que je suis toujours chez la Maîtresse. Et Nalla... est dans la prison avec moi. Je l'entends crier tandis que la Maîtresse arrive. J'essaye d'arracher mes menottes pour me libérer... Pour pouvoir la protéger... Pour la faire évader... Pour empêcher ce qui va arriver. Mais je ne peux pas bouger. Et la Maîtresse va trouver l'enfant. (Il leva vers Bella des yeux hantés.) La Maîtresse va la trouver, et c'est de ma faute si Nalla est dans la cellule.

— Oh... Mon amour... Zsadist. (Bella se leva, et le prit avec soin dans ses bras, en le serrant doucement.) Oh... Seigneur... Tu as peur que la Maîtresse lui fasse mal—

— Non. (Zsadist s'éclaircit la voix. Encore et encore. Et sa poitrine commença à pomper tandis que sa respiration devenait difficile.) La Maîtresse... va forcer Nalla à regarder... ce qu'ils vont me faire... Nalla va regarder...

Zsadist essayait si fort de contenir ses émotions qu'il en tremblait... puis il céda et laissa ses larmes couler.

— C'est ma fille, dit-il dans un sanglot. Et elle va regarder son père être humilié et...

Bella ne pouvait rien faire d'autre que serrer très fort cette chemise d'hôpital qu'elle mouillait de ses propres larmes. Elle avait su que les cauchemars de Zsadist étaient épouvantables. Mais elle n'avait pas compris à quel point.

— Ô mon amour, dit-elle, tandis que les bras du mâle l'enveloppaient, et qu'il levait sa tête pour cacher son visage humide dans ses cheveux épars. Ô mon cher amour...

Chapitre 7

Il était environ 17h00, l'après-midi suivant, quand Zsadist se réveilla, heureux de se retrouver dans son propre lit. Mais nettement moins du plâtre qui lui pesait sur la jambe.

Il roula sur lui-même, ouvrit les yeux, et regarda Bella. Qui était réveillée, tournée vers lui.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-elle.

— Très bien.

Physiquement du moins. Il n'était pas encore certain de son état mental et/ou émotionnel. Ça dépendrait d'elle.

— Tu voudrais manger quelque chose ?

— Oui. Mais pas tout de suite.

Il avait envie de rester couché, à regarder sa *shellane* dans les yeux, pendant un moment.

Mais Bella retomba sur le dos, et fixa le plafond.

— Je suis heureux que nous ayons parlé, dit-il.

Bien sûr, il détestait son passé, mais il était prêt à faire n'importe quoi pour ne pas qu'elle le quitte, même s'il devait parler, et ressasser jusqu'à en perdre la voix.

— Moi aussi.

Il fronça les sourcils, sentant l'éloignement dans sa voix.

— Qu'est-ce que tu as ? À quoi penses-tu ?

Après un moment, elle dit doucement :

— As-tu toujours envie de moi ?

Il la regarda, sidéré au point de devoir se secouer. Elle ne pouvait pas réellement penser...

— Bon Dieu, mais bien sûr. Tu es ma *shellane*. Á la seule idée de te perdre, j'ai simplement—

— Non, je voulais dire sexuellement.

Il cligna des yeux, pensant à l'érection douloureuse qu'il avait eue la nuit passée, juste en la regardant se sécher après sa douche.

— Comment pourrais-je ne pas te désirer ?

Elle tourna la tête vers lui.

— Tu ne prends plus ma veine, et tu ne m'as plus touchée... ah. Nous n'avons pas... Enfin, je veux dire—

— Nalla a davantage besoin de toi que moi en ce moment.

— Mais tu pourrais au moins... prendre ma veine. (Elle baissa les yeux sur le corps du mâle.) Est-ce que ta jambe se serait cassée si tu avais régulièrement pris mon sang ? Probablement pas.

— Je ne sais pas. Je suis tombé à travers un plancher... Sur du verre.

— Du verre ?

— Un lustre.

— Oh Seigneur...

Il y eut un long silence, et il se demanda ce qu'elle attendait de lui. Était-ce vraiment une ouverture pour... ?

À l'idée de la prendre, tout son corps se réveilla, comme si elle venait de sonner un gong, avec un sacré coup d'épaule.

Sauf que Bella ne bougea pas. Donc, il ne bougea pas non plus.

Tandis que le silence s'éternisait, il songea qu'ils se rapprochaient sévèrement du point de non-retour. S'ils ne faisaient pas au moins un effort pour reconstruire...

Il tendit la main sous les draps, prit celle de Bella, et la posa sur son sexe, lui montrant son érection.

— Je te veux, dit-il. (Dès qu'elle le toucha, il poussa un gémissement et roula des hanches, en se poussant dans sa paume.) Oh... Seigneur. Comme tu m'as manqué.

Il fut choqué de remarquer la surprise de Bella, et repensa à cette scène dans la salle de bain avec la serviette. Quand elle avait fini de se sécher pour s'examiner dans le miroir, cherchant des défauts qui n'existaient pas sur son visage et son corps. Il le comprenait maintenant. Et si elle s'était cachée sous son peignoir en le voyant, ce n'était pas qu'elle refusait d'attirer son attention, mais au contraire, qu'elle n'était pas certaine de la retenir.

Il fit remuer la main de la femelle sur son sexe.

— Je crève d'envie de te toucher Bella. Partout.

Elle s'approcha de lui, en glissant sous les draps.

— C'est vrai ?

— Comment pourrait-il en être autrement ? Tu es la femelle la plus merveilleuse que j'aie jamais vue.

— Même après—

Il avança vers elle, et l'interrompit en l'embrassant.

— Surtout "après". (Il recula pour qu'elle puisse lire dans ses yeux.) Tu es tout aussi merveilleuse que la première fois que je t'ai vue dans ce gymnase, il y

a tant de jours et de nuits. Tu avais fait bugger mon cœur, tu sais, il s'était arrêté net de battre dans ma poitrine. Et tu continues aujourd'hui encore.

Quand elle cligna rapidement des yeux, il embrassa ses larmes.

— Bella... Si j'avais su... J'aurais fait quelque chose... ou dit quelque chose. Je croyais que tu savais que mes sentiments pour toi ne changeraient jamais.

— Depuis que Nalla est née, tout est différent. Le rythme de mes nuits— de mes jours. Mon corps. Toi et moi. Aussi je croyais—

— Touche-moi, dit-il, penché vers elle. Touche-moi et tu comprendras— Ah...

Elle le toucha... ô que oui ! Elle entoura son sexe à deux mains, et le caressa sur toute la longueur.

— Tu aimes ? chuchota-t-elle.

Il ne put que gémir, en hochant la tête. Quand elle s'agrippait comme ça à lui, le serrait de ses paumes, le malaxait... son cerveau cessait de fonctionner de façon cohérente.

— Bella... (Il tendit les mains vers elle, puis grogna :) Satanés bandages.

— Je vais te les enlever, dit-elle en l'embrassant. Et ensuite, tu pourras mettre tes mains partout où tu voudras—

— Merde.

Il explosa. Une jouissance sans préavis. Mais au lieu de reculer, choquée, Bella se mit à rire d'un son rauque qui émanait du plus profond de sa gorge— comme une femelle qui sait que son mâle n'allait pas tarder à la prendre.

Il reconnut ce rire, et adora l'entendre. Ça lui avait tellement manqué. Il avait besoin de—

Dans son berceau, au coin de la pièce, Nalla se réveilla, et poussa un cri plaintif, qui devint très vite un hurlement strident. Du genre : « *Je veux ma mahman. Et tout de suite.* »

Quand Bella sentit retomber l'érection de Zsadist, elle fut parfaitement consciente que ce n'était pas dû à l'orgasme qu'il venait d'éprouver. Elle le savait capable de continuer quatre ou cinq fois de suite— et encore, en un jour normal, pas après une chasteté de plusieurs mois d'affilée.

— Je suis désolée, dit-elle, en se tournant vers le berceau, écartelée, ne sachant trop ce qu'elle devait faire.

Zsadist lui prit le visage de ses mains bandées, et la retourna vers lui.

— Va t'occuper de ton bébé. Ça va aller.

Il n'y avait aucune acrimonie dans ses yeux ou dans sa voix. Mais jamais il n'en avait montré. Jamais il n'avait paru jaloux de Nalla. En fait, il lui semblait bien trop naturel de se sacrifier.

— Je vais juste—

— Prends ton temps.

Elle sortit du lit, et alla vers le berceau. Dès qu'elle se pencha, Nalla tendit vers elle ses petites mains et se calma— surtout quand elle fut soulevée.

D'accord, une couche mouillée et une grosse fringale.

— Je n'en ai pas pour longtemps.

— Ne t'inquiète pas pour moi, dit Zsadist en se laissant retomber sur les draps de satin noir.

Son visage marqué n'exprimait plus aucun désir sexuel, et son corps s'était détendu.

Elle espéra c'était parce que ce bref orgasme l'avait relaxé. Mais en réalité, elle craignait plutôt qu'il n'espère pas son retour de sitôt.

Bella se glissa dans la nurserie, changea rapidement la couche du bébé, puis s'installa dans le fauteuil à bascule pour donner à Nalla ce dont elle avait besoin. Tout en serrant contre elle son bébé, elle se balançait pour la calmer, et admit que la maternité changeait sacrément les choses entre eux.

Y compris la relativité du temps.

Elle avait espéré que changer et nourrir Nalla ne lui prendrait qu'un quart d'heure, mais il fallut deux bonnes heures, après que le bébé ait régurgité, pleuré, sali à nouveau sa couche, et pris un autre biberon.

Quand Nalla fut enfin endormie, Bella laissa tomber sa tête en arrière contre le dossier de son fauteuil, éprouvant un épuisement mêlé de satisfaction.

Être mère était un truc incroyable, une vraie transformation qui menait à l'addiction. Elle pouvait maintenant comprendre comment certaines femelles arrivaient à ne plus penser qu'à leurs jeunes. Parce qu'on se sentait toute-puissante dans le rôle de La Mère, à nourrir son bébé, à en prendre soin... c'était un plaisir infini et une récompense en soi. Elle oubliait tout dès que Nalla était concernée.

Malgré tout, elle regrettait de ne plus être la *shellane* de Zsadist. Ça lui manquait de ne plus se réveiller en sentant le grand corps remuer sur elle, brûlant et affamé. Ça lui manquait de ne plus sentir ses canines plonger dans sa gorge. Ça lui manquait la façon dont le visage balafgré la regardait pendant l'amour— à la fois empourpré et si tendre— exprimant passion et déférence.

Le fait que Zsadist soit aussi dur avec tous les autres, y compris ses Frères, rendait sa douceur envers elle encore plus spéciale. Et ça avait toujours été le cas.

Seigneur, quel rêve épouvantable il faisait. Elle n'était pas prête à dire que ça changeait tout entre eux, mais quand même... suffisamment pour qu'elle ne puisse plus le quitter à présent. Elle n'était pas certaine de ce qui en sortirait. Zsadist avait besoin d'aide— plus que ce qu'elle pouvait lui donner. Il avait besoin d'une thérapie, en plus de l'amour et du soutien de sa compagne.

Peut-être Mary pourrait-elle intervenir ? Elle avait été psychothérapeute, et avait déjà appris à Zsadist à lire et à écrire. Jamais il n'accepterait de parler à un étranger, mais à Mary...

Non, bien sûr que non, il ne voudrait pas parler à la *shellane* de Rhage des affreux détails de son passé. Ses expériences étaient trop horribles, et sa blessure trop profonde. De plus, il détestait étaler ses émotions— en face de qui que ce soit.

Bella se releva, et déposa Nalla dans le petit berceau installé dans la nurserie. Elle espérait que Zsadist serait encore au lit... nu, et d'humeur amoureuse.

Il n'était plus là. D'après le bruit strident et l'eau qui coulait, il devait se raser les cheveux sous la douche, dans la salle de bain. Sur la table de chevet, elle vit une paire de ciseaux et les bandages qu'il avait eus aux mains. En les regardant, elle regretta de ne pas s'être occupée de lui. Il l'avait sans doute attendue... et attendue... Puis il avait abandonné tout espoir, pas seulement d'un interlude sexuel mais aussi de l'aide de Bella. Avec juste une phalange de libre, il avait dû avoir du mal à utiliser les ciseaux et à couper ses bandages. Mais vu l'heure, il lui fallait enlever lui-même ses pansements, ou ne pas avoir le temps de se doucher avant de ressortir combattre.

Bella s'assit sur le lit, et arrangea les plis de son peignoir pour rester couverte tandis qu'elle croisait les jambes. C'était devenu leur rituel, réalisa-t-elle, qu'elle attende ainsi devant la salle de bain. Quand Zsadist finissait de se doucher et émergeait dans une serviette, ils échangeaient des banalités pendant qu'il s'habillait dans sa penderie. Ensuite, le mâle descendait manger avec les autres, pendant qu'elle-même se douchait et s'habillait tranquillement.

Seigneur, elle se sentait petite— par rapport aux problèmes qu'ils avaient— aux exigences de leur fille— au fait qu'elle voulait un amant comme *hellren*, et non un colocataire consciencieux.

Elle sursauta quand on frappa à la porte.

— Oui ?

— C'est moi, Jane.

— Entre.

Le docteur passa la tête par la porte.

— Hey ? Il est par là ? Je pensais lui enlever ses bandages— Oh, trop tard. Je vois que tu as déjà réglé le problème.

Bella ne corrigea pas l'interprétation erronée de l'autre femelle.

— Il ne devrait pas tarder à sortir de la douche, dit-elle. Tu vas lui enlever son plâtre ?

— Oui, je pense. Dis-lui de venir me retrouver dans la salle de soins quand il sera prêt, d'accord ? Je dois y travailler à ma future clinique, aussi je ne devrais pas être loin avec ma ceinture à outils.

— Je le lui dirai.

Il y eut un moment de silence, meublé seulement par le son du rasoir et de la douche en arrière-plan.

Doc Jane fronça les sourcils.

— Hey ? Est-ce que tu vas bien ?

En se forçant à sourire, Bella leva les deux mains devant elle, les coudes en avant, comme pour se protéger.

— Parfaitement bien. Je ne veux plus jamais être examinée de toute ma vie.

— J'imagine, dit Jane avec un sourire, puis elle regarda la porte de la salle de bain. Écoute... tu devrais peut-être aller lui laver le dos. Si tu vois ce que je veux dire.

— Je préfère attendre.

Un autre silence.

— Je peux te faire une suggestion très intrusive sur un sujet qui ne me regarde absolument pas ?

— Il est difficile de croire que tu puisses être plus intrusive que tu n'as déjà été— au sens littéral, dit Bella en grimaçant.

— Je suis sérieuse.

— D'accord.

— Installe le berceau de Nalla dans la nurserie, et referme cette porte quand elle dort. Achète-toi un moniteur bébé pour bien l'entendre. (Doc Jane regarda la pièce autour d'elle.) Dans cette chambre, il ne doit y avoir toi et ton mari— ton mâle. Ici, et pour lui, tu dois être autre chose qu'une maman. Il a besoin de t'avoir à lui de temps en temps, tous les jours. Nalla s'en sortira très bien. Il est important d'ailleurs qu'elle s'habitue à dormir seule.

Bella regarda le berceau. L'idée de le déplacer lui faisait un drôle d'effet. C'était irrationnel, mais terrifiant. Comme si elle jetait sa fille aux loups. Sauf que... si elle voulait davantage qu'un colocataire, ils avaient effectivement besoin d'espace— et ça n'avait rien à voir avec la surface de la pièce.

— Tu as sans doute raison.

— Beaucoup de gens avec qui je travaillais autrefois ont eu des bébés. Les toubibs adorent procréer. Et je sais que, dès que le premier, il y a toujours une période d'adaptation. Ça ne veut pas dire qu'il y ait un problème avec le mariage, mais juste qu'il faut établir de nouvelles frontières.

— Merci... Vraiment. C'est très sympa de ta part.

Doc Jane hocha la tête.

— Si tu as besoin de moi, n'hésite pas.

Quand la porte se referma, Bella s'avança vers le berceau, et caressa les nœuds de satin multicolores qui étaient encore accrochés tout autour. Tout en faisant glisser entre ses doigts les longs rubans, elle pensa à la cérémonie vingt-quatre heures après la naissance, à tout cet amour offert à foison. Nalla serait toujours adorée dans cette maison, protégée, entourée.

Elle eut un moment de panique en relâchant les freins, puis en faisant rouler le lit de l'enfant vers la nurserie— mais elle continua. Elle devait surmonter cette épreuve. Elle allait acheter immédiatement un moniteur bébé.

Elle arrangea le berceau près de l'autre— plus petit, où Nalla ne dormait jamais très bien. Même à présent, le bébé plissait le front, et agitait ses bras et jambes, un signe évident qu'elle n'allait pas tarder à se réveiller.

— Chut, *mahman* est là, dit Bella.

Elle souleva le bébé et l'installa dans son lit préféré. La petite roucoula de plaisir, et roula sur elle-même, passant sa petite main à travers les barreaux pour accrocher le ruban rouge-et-noir qui appartenait à Wrath et Beth.

C'était prometteur. Cette respiration profonde et un ventre plein annonçaient un long et profond sommeil.

Au moins, sa fille n'avait-elle pas la sensation d'avoir été jetée à la rue.

Bella retourna dans sa chambre. La salle de bain était silencieuse. Quand elle y passa la tête, elle vit le voile d'humidité que la douche avait laissé dans l'air, et huma l'odeur du shampooing au bois de cèdre.

Il était parti.

— Tu as bougé le berceau ?

Elle se retourna. Zsadist sortait de sa penderie, n'ayant enfilé que son pantalon de cuir coupé au genou. Il tenait un tee-shirt noir à la main. La lumière

qui tombait sur ses épaules faisait briller sa poitrine, avec la marque de la Confrérie, et ses anneaux aux seins.

Bella jeta un coup d'œil à l'endroit où Nalla avait toujours dormi.

— Eh bien, cette chambre doit être... tu sais, juste à nous. Elle sera...ah, très bien à côté.

— Tu es sûre que tu le supporteras ?

Si c'était nécessaire pour qu'elle redevienne sa *shellane* ? Sûrement.

— Nalla sera très bien. Elle est juste à côté, si elle a besoin de moi. Il est temps qu'elle commence à dormir un peu plus durant toute la journée... Oui, ça me paraît mieux.

— Tu es... sûre ?

Elle leva les yeux sur lui.

— Oui. Absolument.

Jetant son tee-shirt, Zsadist se dématérialisa devant elle, et la renversa sur le lit. Sa fragrance de mâle dédié embauma la pièce tandis que sa bouche l'embrassait voracement. Le poids lourd du corps mâle écrasa Bella contre le matelas. D'une main brutale, il agrippa sa chemise de nuit, et la déchira, mais dès que ses seins furent dénudés, il les toucha avec révérence, et poussa un grondement rauque.

— Oh oui, gémit-elle, aussi impatiente que lui.

Elle passa les mains entre leurs deux corps, et se cassa un ongle en descendant sa fermeture éclair. Qu'elle ouvrit—

Zsadist poussa un autre cri animal dans son sexe jaillit, dans la main de sa femelle. Il se rejeta en arrière, et faillit déchiqueter son pantalon de cuir en essayant de l'enlever sur sa jambe plâtrée. Après s'être un peu agité, il préféra le laisser au niveau de son genou avec un « bordel » retentissant.

Il retomba sur elle, termina de déchirer sa chemise de nuit, et lui ouvrit les jambes. Puis il s'arrêta, et lui jeta un regard inquiet qui faillit éteindre la passion sur son visage. Il ouvrit la bouche, s'appêtant manifestement à lui demander si elle était certaine—

— Tais-toi, et viens, hurla-t-elle, en lui agrippant la nuque tout en l'embrassant férocement.

Il poussa un rugissement, et la pénétra d'un seul mouvement. Pour Bella, ce fut comme une bombe qui explosait dans son corps, avec des étincelles qui la traversaient, et mettaient le feu à son sang. Elle planta ses ongles dans les reins du mâle qui la martelait, et explosa de plaisir, l'entraînant avec elle, le poussant aussi à jouir dans une contraction de tout son être, brutale et incoercible.

Pendant son orgasme, il jeta la tête en arrière, dénuda ses canines, et feula comme un grand chat. Cambrée contre ses oreillers, elle tourna la tête et lui donna accès à sa gorge pour qu'il—

Zsadist la mordit, profondément— et elle jouit à nouveau, tandis qu'il prenait sa veine au rythme de sa danse sexuelle. C'était encore meilleur que ce dont elle se souvenait. Le poids des muscles et des os de Zsadist sur elle était une sensation brûlante... Elle aimait caresser sa peau si douce, humer sa fragrance de mâle dédié qui les enveloppait dans une bulle d'épices sombres.

Quand il eut fini de boire et de jouir... Dieu sait combien de fois.... Zsadist se calma, et lécha les entailles sur la gorge de Bella pour refermer les morsures.

En sentant cette caresse douce de sa langue, elle eut à nouveau envie de lui. Et, comme s'il avait lu ses pensées, il roula sur le dos, l'emportant avec lui, maintenant les deux corps joints.

— Vas-y, demanda-t-il, ses yeux jaunes et sauvages braqués sur les seins lourds.

Elle porta les deux mains à ses seins, les soulevant, pinçant ses aréoles, tout en le chevauchant doucement. À la façon dont il gémissait, dont il crispait ses mains contre ses genoux, elle se sentait belle au-delà des mots.

— Seigneur... Comme tu m'as manqué, dit-il.

— Toi aussi.

Elle s'agrippa à ses épaules à deux mains, se pencha en avant, et remua des hanches plus vite.

— Oh, merde, Bella... Prends ma veine—

L'invitation fut acceptée avant même qu'il ait fini de la prononcer, et elle ne fut pas plus tendre qu'il l'avait été. Le goût de son sang était incroyable, encore plus intense autrefois. Même si, depuis la naissance, quand elle avait souvent pris sa veine, ça avait été un échange courtois, juste de la biologie. Mais cette fois, c'était un cocktail sauvage et puissant, mélange de sexe et de passion.

— Je t'aime, souffla-t-il, tandis qu'elle buvait.

Ils firent l'amour encore quatre fois.

Une fois sur le lit.

Deux fois par terre en allant jusqu'à la salle de bain.

Une dernière fois sous la douche.

Après coup, ils s'enveloppèrent dans d'épaisses serviettes blanches, et remontèrent dans le lit.

Zsadist la serra contre lui, et l'embrassa sur le front.

— J'espère que tu es assurée que j'ai toujours envie de toi.

Elle se mit à rire, et caressa de la main ses pectoraux... puis, plus bas, son ventre et ses abdominaux. Elle aurait pu jurer sentir ses muscles se durcir sous sa paume, comme si le corps du mâle se régénérait de ce qu'elle lui avait donné. Elle était fière de servir à le rendre si fort... Mais plus encore, la connexion entre eux devenait plus intense.

La Vierge Scribe avait bien agi en créant une race qui avait à se nourrir d'elle-même.

— Alors ? C'est bon ? dit Zsadist en pesant sur elle, son visage balafré éclairé d'un grand sourire satisfait. Ou bien as-tu besoin que je te le prouve encore une fois ?

Elle caressa des mains les épais bras du mâle.

— Non, je pense que nous avons— Zsadist !

— Quoi ? dit-il d'une voix traînante, à nouveau placé entre ses jambes. Je suis désolé. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai toujours envie de toi. (Il posa sa bouche sur elle aussi doucement qu'un soupir.) Mmm.

Ses lèvres descendirent le long de son cou, et il embrassa sa morsure, comme pour la remercier.

— Mmm... Tu es à moi, gronda-t-il.

Si doucement, si lentement sa bouche descendit... plus bas, sur son sein. Il s'arrêta à une aréole.

— Sont-elles encore sensibles ? demanda-t-il, en frottant le bout de son nez sur la petite crête dressée, avant de la lécher

— Oui...

Elle frissonna, tandis qu'il soufflait de l'air froid là il l'avait mouillée.

— Ça se voit. Elles sont si rouges, si gonflées, si adorables—

Il était toujours tendre envers ses seins, les touchant avec des mains légères, les embrassant avec tant de ferveur.

Tandis qu'il descendait le long de son ventre, elle commença à s'agiter. Aussitôt, il leva la tête pour lui sourire.

— Ça t'a manqué, mon cœur ? Tu aimes la façon dont je t'embrasse entre les jambes ?

— Oui, dit-elle en rougissant devant son expression.

Vu le sourire sensuel de son visage, et l'éclat démoniaque de ses yeux jaunes, il avait d'autres projets hautement érotiques. L'anticipation la fit frissonner.

Il se mit à genoux.

— Ouvre les jambes pour moi, je veux te regarder... Oh... Merde... Ouais— (Il se frotta la bouche comme pour la réchauffer.) C'est ça que je veux.

Il gonfla les épaules et se pencha en avant, comme un chat devant un bol de crème— tandis qu'elle se faisait *ehros* et s'offrait tout entière à sa bouche brûlante.

— Je veux te savourer, murmura-t-il contre son ventre, tandis qu'elle gémissait son nom. Je ne veux pas terminer trop vite mon dessert.

Aucun problème, pensa-t-elle. Pour lui, elle était toujours prête. Comme un gouffre sans fond...

Sa langue plongea en elle, dans une pénétration brûlante, puis il remua d'un mouvement doux, envahissant. Elle baissa les yeux le long de son corps, et vit ses yeux qui la regardaient, des citrines luisantes de passion... Et comme s'il avait attendu de croiser son regard pour agir, il tira la langue, et l'agita sur elle, de bas en haut.

Voir cette chair rose caresser son sexe envoya à nouveau Bella dans les étoiles.

— Z... gémit-elle, en empoignant sa tête et en soulevant les hanches du lit.

Il n'y avait rien de plus délicieux qu'être entre les jambes de sa *shellane*.

Et ce n'était pas juste le goût, c'était les cris qu'elle poussait, les odeurs, la façon dont elle le regardait la tête penchée, la bouche ouverte, la respiration difficile. C'était les douces lèvres humides et gonflées de son sexe contre sa bouche, et tout ce qui la faisait femelle. Et la confiance qu'elle avait en lui pour le laisser s'approcher ainsi. C'était tout ce qui était privé, sensuel, si spécial...

Quelque chose qu'il aurait envie de faire éternellement.

Tandis que sa *shellane* poussait le plus incroyable des gémissements, et commençait à se convulser, Zsadist se releva, et la pénétra, pour sentir chacune de ses contractions le long de son sexe.

Il colla sa bouche à son oreille tandis qu'il jouissait en elle.

— Tu es tout pour moi.

Après, tandis qu'il se reposait à côté d'elle, il regarda ses seins gonflés et son ventre plat, pensant à l'incroyable miracle de ce corps. Ces courbes et cette force femelle avaient créé un nouvel être, avait offert une protection pour que leurs cellules bénéficient de cette alchimie suprême qui engendrait la vie.

Une vie qu'ils avaient faite ensemble.

— Nalla... murmura-t-il. Nalla a...

Il la sentir se raidir.

— A quoi ?

— Elle a mes yeux. Pas vrai ?

La voix de sa *shellane* était douce, prudente, comme si elle ne voulait pas lui faire peur.

— Oui, c'est vrai.

Posant la main sur le ventre de Bella, Zsadist le caressa en cercle, comme elle l'avait fait si souvent durant sa grossesse. Soudain, il avait honte de lui... Honte de ne jamais avoir touché ce ventre. Il avait été si inquiet de cette naissance, que cet abdomen gonflé lui était apparu comme une menace sur la vie de Bella— et non pas la source d'un bonheur à venir.

— Je suis désolé, dit-il d'un seul coup.

— De quoi ?

— Que tu aies dû tout faire par toi-même. Pas seulement les trois derniers mois, mais avant, quand tu étais enceinte.

— Tu as toujours été là pour moi—

— Mais pas pour Nalla. Et elle était une part de toi. Elle est toujours une part de toi.

Bella releva la tête.

— Elle est aussi une part de toi.

Il songea aux brillants yeux jaunes de l'enfant.

— Parfois, je trouve qu'elle me ressemble un peu.

— Elle te ressemble beaucoup. Elle a ton menton, et tes sourcils. Et puis ses cheveux... (La voix de Bella commençait à s'exciter, comme si elle voulait lui raconter tout ce qui concernait l'enfant.) Ses cheveux seront exactement comme les tiens et ceux de Phury. Et as-tu regardé ces mains ? Elle a le petit doigt plus long que l'annulaire. Juste comme toi.

— C'est vrai ?

Merde, il était vrai nullement nul comme père de ne pas savoir ça.

Bella tendit la main.

— On va aller prendre une douche, et puis tu viendras avec moi. J'aimerais te présenter ta fille.

Zsadist prit une profonde inspiration. Puis hochait la tête.

— Oui, je pense que ce serait bien.

Chapitre 8

En entrant dans la nurserie, Zsadist vérifia deux fois pour s'assurer que sa chemise était bien rentrée dans son pantalon de cuir.

Seigneur, qu'il aimait l'odeur de cette pièce. Pour lui, l'innocence avait une fragrance citronnée, un doux parfum de fleur, mais sans être mièvre. Ça sentait le propre.

Bella lui serra la main quand il se pencha sur le berceau. Entourée par des nœuds de satin plus grands qu'elle, Nalla était lovée sur le côté, bras et jambes serrés contre elle, les yeux fermés très fort, comme si elle mettait une application vraiment éperdue à dormir.

Pourtant, dès que Zsadist se pencha, elle s'étira. Et fit un petit bruit. Même dans son sommeil, elle tendit la main— non pas vers sa mère, mais vers lui.

— Que veut-elle ? demanda-t-il comme un parfait andouille.

— Que tu la touches. (Quand il ne bougea pas, Bella murmura :) Elle le fait en dormant... Elle semble savoir qu'il y a quelqu'un autour d'elle, et aime bien une petite caresse.

Il dut reconnaître que sa *shellane* ne le forçait en rien.

Mais Nalla était malheureuse. Elle tendit sa petite main et s'étira de son mieux vers lui.

Zsadist s'essuya la paume sur l'avant de sa chemise, puis il la frotta une fois ou deux sur sa hanche. Lorsqu'il la tendit en avant, ses doigts tremblaient.

Ce fut Nalla qui fit la connexion. Elle lui raccrocha le pouce, et s'y agrippa avec une telle force qu'il sentit un éclair de fierté pure et intense lui traverser sa poitrine.

— Elle est vachement forte, annonça-t-il, avec une approbation sincère qui s'entendit dans chacun de ses mots.

À côté, Bella fit un petit bruit.

— Nalla ? chuchota-t-il en se baissant. (Sa fille plissa ses petites lèvres, et le serra encore plus fort.) Je n'arrive pas à croire qu'elle puisse s'agripper aussi fort. (De l'index, il caressa doucement le poignet de sa fille.) Elle est si douce... Oh Seigneur... si douce—

Nalla ouvrit les yeux. Et Zsadist se perdit dans un regard doré qui avait exactement la même couleur que le sien. Son cœur s'arrêta. Net.

— Hey...

Nalla cligna des yeux, puis agita le poing— ce qui fit remuer les doigts de son père. Ce qui le transforma. Pendant qu'elle bougeait, Z fut prêt à tout lui donner, pas seulement sa main. Mais son cœur aussi...

— Tu ressembles à ta *mahman*, murmura-t-il. Quand je te regarde, le reste du monde disparaît...

Tout en continuant à agiter le doigt de son père, Nalla émit un roucoulement tendre.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle soit aussi forte... (Il leva les yeux sur Bella.) Elle est tellement—

Les larmes coulaient sur le visage de Bella. Qui avait les deux bras enroulés autour de sa poitrine comme si elle se retenait de s'effondrer.

Zsadist sentit à nouveau son cœur se serrer, mais pour une raison différente.

— Viens ici, *nalla*, dit-il en tendant le bras vers sa *shellane*, l'attirant contre lui de sa main libre. Viens contre ton mâle.

Bella cacha son visage contre sa poitrine et chercha sa main qu'elle serra très fort.

Tandis que Zsadist se tenait là, une main contre sa compagne, l'autre tenue par sa fille, il se sentit plus grand qu'une montagne, plus rapide que sa Porsche Carrera, plus fort qu'une armée

Sa poitrine enfla avec une résolution nouvelle. Ces deux-là étaient à lui. À lui et à lui seul. Il devait prendre soin d'elles. L'une était son cœur, l'autre une part de lui-même. À elles deux, elles comblaient en lui des vides qu'il n'avait même pas été conscient de posséder.

Nalla releva les yeux vers ses parents, et le plus adorable des sons émergea du bouton de rose de sa bouche. Quelque chose du genre. « *Eh bien n'est-ce pas merveilleux ? Ils ont fini par se réconcilier.* »

Mais alors, sa fille tendit l'autre main... Et toucha, sur le poignet de Zsadist, la bande noire qui rappelait son temps d'esclavage.

Il se raidit. Sans pouvoir s'en empêcher.

— Elle ne sait pas à quoi ça correspond, dit Bella doucement.

Il inspira, avec difficulté.

— Elle le saura. Un jour, elle saura exactement ce que c'est.

Avant de descendre voir Doc Jane, Zsadist passa un peu plus de temps avec ses deux femelles. Il demanda à la cuisine un plateau pour Bella. En attendant, il regarda pour la première fois sa fille prendre son biberon. Aussitôt après, Nalla

se rendormit— avec un parfait timing, puisque Fritz venait d'arriver avec la nourriture.

Z nourrit sa *shellane* de sa propre main, prenant une satisfaction spéciale à lui choisir les meilleurs morceaux d'une aile de poulet, à lui découper des petits pains maison, et lui offrir du gratin de brocoli.

Quand l'assiette fut vide, et le verre de vin bu, il essuya doucement la bouche de Bella avec une serviette damassée. Et vit ses paupières qui commençaient à baisser. Il la mit au lit, l'embrassa, récupéra le plateau et sa botte droite, puis sortit de la chambre.

Tandis qu'il fermait doucement la porte et entendait cliquer le verrou, une aura de contentement le baignait. Ses deux femelles avaient été nourries. Et étaient désormais endormies, et en sécurité. Il avait bien fait son boulot.

Son boulot ? En fait, c'était plutôt sa mission dans la vie.

En jetant un coup d'œil vers la porte de la nurserie, il se demanda si un mâle pouvait aussi se dédier à ses enfants. Il avait toujours entendu dire qu'un vampire ne le faisait qu'à sa *shellane*... Mais il commençait à ressentir de sérieux instincts de protection vis-à-vis de Nalla. Et il ne l'avait pas encore tenue dans ses bras. D'ici deux semaines, une fois accoutumé à elle, il serait susceptible de devenir aussi dangereux qu'une bombe H si quoi que ce soit la menaçait.

Était-ce donc les sentiments qu'éprouvait un père ? Il n'en savait rien. Aucun de ses Frères n'avait d'enfant. Et il ne voyait personne d'autre à qui poser la question.

Pour retrouver les escaliers, il boita le long du couloir aux statues— sa botte, son plâtre, botte, plâtre... En marchant, il jeta un coup d'œil à ses poignets.

Une fois au rez-de-chaussée, il passa dans la cuisine déposer le plateau et remercier Fritz, puis emprunta le tunnel jusqu'au centre d'entraînement. Si Doc Jane n'y était plus, lassée de l'attendre, il enlèverait son plâtre tout seul.

En émergeant du placard dans le bureau, il entendit le bruit strident d'une scieuse électrique, et suivit le vrombissement jusque dans le gymnase. Il était impatient de voir la façon dont la nouvelle clinique de Jane s'aménageait. Il y aurait trois enclaves, construites dans l'une des salles de conférence du complexe. Elles fonctionneraient soit comme des unités chirurgicales, soit comme des stalles de soins. L'équipement prévu serait haut-de-gamme. Doc Jane avait commandé un scanner, des appareils de radio et d'échographie, divers systèmes de monitoring électronique, et des instruments de chirurgie à la pointe du progrès. Il y avait aussi une salle d'équipement bien approvisionnée et digne

d'un service d'urgence à l'hôpital. L'objectif était que la Confrérie ne dépende plus de Havers, le médecin de la race.

Ce qui serait plus sûr pour tout le monde. Grâce à Vishous, le manoir de la Confrérie était entouré de *mhis*, ce qui n'était pas le cas de la clinique où pratiquait Havers— et la preuve en avait été faite quand l'endroit avait été saccagé l'été précédent. Vu que les Frères pouvaient toujours être suivis, il était bien plus intelligent de pouvoir être soigné directement dans leur tanière.

Quand Zsadist ouvrit l'une des portes métalliques du gymnase, il s'arrêta net. Waouh. De toute évidence, Doc Jane était sacrément douée avec des outils.

La nuit passée, quand Zsadist avait été amené ici, tout était encore comme d'habitude. Aujourd'hui, moins de vingt-quatre heures après, un trou de deux mètres sur quatre avait été ouvert dans les moellons de ciment du mur en face de lui. Dans l'ouverture, il voyait la pièce qui devait être convertie, et juste en face du gouffre, la compagne de Vishous alimentait la scieuse avec des planches en bois. La femelle avait des mains solides, et le reste du corps transparent et spectral.

Quand elle aperçut Zsadist, elle termina sa planche, éteignit la scieuse, et se tourna vers lui.

— Hey, dit-elle dès que le vrombissement se tut. Tu es prêt à enlever ce plâtre ?

— Ouais. Et je vois que tu es douée avec une scie.

— Absolument. (Elle eut un grand sourire en indiquant le trou de la main.)

Que penses-tu de mes talents de décoratrice d'intérieur ?

— Tu ne perds pas de temps.

— Je suis dingue de maçonnerie, faut avouer.

— Je suis prêt pour le prochain chargement, cria V de la pièce adjacente.

— Il est déjà coupé.

Vishous apparut, portant une ceinture à outils avec un marteau et plusieurs burins. Tandis qu'il avançait vers sa femelle, il dit :

— Hey, Z. Comment va ta guibole ?

— Elle sera bien plus heureuse quand Doc Jane m'aura enlevé ce poids mort. (Zsadist indiqua le chantier du menton.) Bon sang, vous avancez vite.

— Ouais. On devrait pouvoir poser les lambris dès ce soir.

Doc Jane tendit les dernières planches découpées à son *hellren*, l'embrassa rapidement— Son visage devint solide dès qu'elle le toucha.

— Je reviens tout de suite. Je vais lui enlever son plâtre.

— Pas besoin de te presser. (Vishous regarda Zsadist.) Tu as l'air en forme, tant mieux.

— Ta femelle fait des miracles.

— C'est vrai.

— Bon, ça suffit de masturber mon ego, les mecs, dit Jane avec un sourire, avant d'embrasser encore son compagnon. Viens, Z, on y va.

Tandis qu'elle s'éloignait, les yeux de Vishous la suivirent... et Zsadist devina que la nouvelle clinique n'était pas la seule chose sur lequel son Frère comptait s'activer dès qu'il se retrouverait seul avec elle.

Quand Doc Jane et Zsadist arrivèrent dans la salle de soins, il sauta assis sur la civière.

— Je pensais que tu couperais mon plâtre avec ta scie sauteuse.

— Nan. Tu as déjà un jumeau avec une seule jambe. Deux, ça ferait vraiment trop. (Elle eut un gentil sourire.) Tu as mal ?

— Nan.

Elle fit rouler vers lui d'une table avec un appareil radiographique portable.

— Pose la jambe dessus— parfait. Merci.

Elle revint avec un tablier plomb. Il le lui prit et le posa sur lui-même.

— Je peux te demander quelque chose ? dit-il.

— Ouaip. Mais attends qu'on ait d'abord fini ça. (Elle arrangea le viseur de la machine, prit une radio, il y eut un bourdonnement discret. Elle vérifia l'écran de son ordinateur, puis demanda :) Tourne-toi sur le côté, s'il te plaît.

Il obtempéra, et elle ajusta sa jambe. Un autre bourdonnement, une autre vérification, et elle dit :

— D'accord, tu peux t'asseoir. Ta jambe a l'air bien remise. Je vais devoir enlever ce magnifique travail de plâtre que j'avais fait sur toi.

Elle lui tendit une couverture, et se retourna tandis qu'il enlevait son pantalon. Lorsqu'elle revint avec une petite scie en acier inoxydable, elle se mit à découper son plâtre avec soin.

— Alors ? Que voulais-tu me demander ? dit-elle par-dessus le bruit de la scie.

Zsadist frotta les bandes d'esclavage de son poignet gauche, puis tendit le bras vers elle.

— Penses-tu vraiment que je puisse les faire enlever ?

Jane s'arrêta— tandis que la scie tournait toujours— réfléchissant sans doute non seulement au contexte médical, mais aussi à son histoire personnelle. Elle fit un bruit de bouche, et termina rapidement de couper le plâtre.

— Tiens, nettoie ta jambe, dit-elle en lui tendant un linge mouillé.

— Merci.

Lorsqu'il eut terminé, elle lui donna aussi de quoi se sécher.

— Si ça ne t'embête pas, je vais regarder ta peau de plus près, dit-elle en indiquant son poignet.

Dès qu'il hocha la tête, elle se pencha sur son bras.

— Je sais qu'on peut enlever certains tatouages au laser. Je n'ai pas ici la technologie nécessaire, mais si tu veux, je sais comment nous pourrions au moins faire une tentative. Et qui pourrait s'en charger pour toi.

Il regarda les bandes noires, et pensa à la petite main de sa fille posée sur cette encre si dense.

— Je pense... Ouais, j'aimerais essayer.

En se réveillant, Bella s'étira sur son lit, avec la sensation d'avoir pris un mois de vacances. Son corps était régénéré, plus fort— avec quelques douleurs à des endroits intéressants. Et malgré la douche qu'elle avait prise avant de s'endormir, la fragrance de Zsadist était partout sur elle. Et elle adorait ça.

D'après le réveil posé sur la table de chevet, elle avait dormi deux heures. Elle se leva, mit son peignoir et se lava les dents, pensant qu'après un petit coup d'œil sur Nalla, un casse-croûte serait une bonne chose. Elle avançait vers la nursery quand Zsadist entra dans la chambre.

Elle ne put que lui adresser un grand sourire :

— Tu as enlevé ton plâtre.

— Mmm-Mmm... Viens ici, femelle.

En fait, il marcha vers elle, la prit dans ses bras, et la pencha en arrière... tant qu'elle dut s'agripper à ses bras pour garder son équilibre. Il l'embrassa profondément, tout en frottant le bas de son corps contre elle, insinuant son sexe érigé à la jonction des cuisses de Bella.

— Tu m'as manqué, ronronna-t-il contre sa gorge.

— Mais il n'y a pas deux heures que tu—

Il lui coupa la parole en plongeant sa langue dans sa bouche, pendant que ses mains la soutenaient sous les fesses. Il la souleva, et l'emporta jusqu'au rebord de la fenêtre, où il l'installa, pendant qu'il dégrafait son pantalon et—

— Oh... Seigneur, gémit-elle avec un sourire.

Voilà... c'était bien le mâle qu'elle connaissait et aimait. Celui qui avait toujours envie d'elle. Celui qui voulait toujours la toucher. Tandis qu'il

commençait à remuer lentement en elle, elle se souvint des premiers temps entre eux... quand il avait enfin accepté de s'ouvrir à elle. Combien elle avait été surprise de découvrir qu'il avait besoin d'être câliné et de se serrer contre elle... que ce soit durant les repas, quand ils étaient avec les autres, ou durant la journée, quand il dormait. C'était comme s'il compensait pour le siècle qu'il avait passé sans contact aimant.

Bella enveloppa le cou épais à deux bras, et posa la joue contre son oreille. Et sentit les si doux cheveux courts de son crâne rasé lui caressaient le visage tandis qu'il bougeait en cadence.

— Je vais avoir besoin... que tu m'aides, dit-il avec un coup de rein.

— Tout ce que tu veux... Mais ne t'arrête pas...

— Il ne m'était même pas venu à l'idée— (Le reste de sa phrase fut perdu dans l'orgasme qui les secoua.) Oh, bon sang... !

Une fois que ce fut terminé, le mâle s'écarta un peu, et ses yeux dorés pétillaient comme du champagne.

— Au fait, j'ai oublié de te le dire en arrivant. Salut.

— Ah, je pense que tu m'as quand même saluée. J'ai bien aimé en tout cas. (Elle l'embrassa.) Et maintenant, raconte-moi : De quelle aide parlais-tu ?

— Attends, on va d'abord se nettoyer un peu, dit-il d'une voix rauque, la lumière dans son regard jaune indiquant à Bella que ça allait mener à d'autres attentions sexuelles.

Ce fut le cas.

Quand ils furent rassasiés, elle prit une troisième douche, puis s'enveloppa dans son peignoir et commença à se sécher les cheveux dans une serviette.

— De quelle aide parlais-tu ?

Zsadist s'appuya contre le comptoir de marbre près des lavabos, et frotta son crâne chauve de la paume, d'un air grave et sérieux.

Du coup, Bella s'interrompit. Quand il resta silencieux, elle recula, et s'assit sur le rebord du jacuzzi pour lui donner un peu d'espace. Puis elle attendit, les mains serrées sur ses genoux.

Pour une raison étrange, tandis qu'il tentait de rassembler ses idées, elle réalisa qu'il s'était passé beaucoup de choses entre eux dans cette salle de bain. C'est là qu'elle avait trouvé un jour de fête, à vomir, après l'avoir touchée et excitée pour la première fois. Et ensuite... après qu'il l'ait sauvée des *lessers*... il lui avait donné un bain dans cette même baignoire. Et c'était dans la douche en face, qu'elle avait pour la première fois pris sa veine.

Elle songea à cette difficile période de leurs deux vies, alors qu'elle réapprenait à vivre après son enlèvement, et que Zsadist luttait contre son attraction pour elle. Elle jeta un coup d'œil vers la droite, et se souvint l'avoir trouvé sur les carreaux, sous un jet glacé, à se frotter désespérément les poignets, parce qu'il se jugeait souillé et indigne de la faire boire.

Il avait montré un tel courage. En surmontant ce qu'on lui avait fait subir. En réapprenant à faire confiance. Il avait montré tel courage...

Bella releva les yeux vers lui. Quand elle réalisa qu'il regardait encore ses poignets, elle lui dit :

— Tu voudrais les faire enlever, pas vrai ?

La bouche du mâle se tordit en un demi-sourire, déformé par l'extrémité de cette cicatrice qui lui coupait le visage en deux.

— Tu me connais bien.

— Comment serait-ce possible ? (Quand il eut terminé de le lui expliquer, elle hocha la tête.) Ça m'a l'air d'être une bonne idée. Je vais avec toi.

Il leva les yeux vers elle.

— Parfait. Merci. Je ne pense pas que je pourrais le faire sans toi.

Elle se releva, et avança vers lui.

— Ne t'inquiète pas pour ça.

Chapitre 9

Le docteur Thomas Wolcott Franklin III avait le second plus beau bureau du complexe de l'hôpital Saint Francis.

Quand il s'agissait de la qualité administrative des locaux, l'ordre d'attribution était déterminé par les revenus qu'un médecin rapportait à l'hôpital. En tant que chef du service de dermatologie, T. W. suivait directement le chef du service de chirurgie.

Bien entendu, son service était aussi rentable parce qu'il le « vendait bien », comme l'affirmaient certains de ses fidèles. Sous sa direction, la dermatologie traitait non seulement les lésions et les cancers, les brûlures et les affectations chroniques de la peau comme le psoriasis, l'eczéma, l'acné, mais il avait aussi un sous-service entièrement consacré à la chirurgie esthétique.

C'est-à-dire les liftings, les rectifications de sourcils, les prothèses mammaires, les liposuccions, le Botox, (*NdT : Toxine botulique utilisée en injections locales pour provoquer des paralysies musculaires ciblées afin d'atténuer temporairement les rides,*) la Restylane, (*NdT : Gel transparent à base d'acide hyaluronique qui traite les rides du visage, les lèvres ou augmente les volumes.*) Et une centaine d'autres traitements de pointe. Ces soins étaient d'ordre privé, ce que la clientèle aisée appréciait. La plupart des patients venaient de la Grosse Pomme. (*NdT : Surnom de New-York.*) Au début, ils faisaient le déplacement pour bénéficier de l'anonymat d'un traitement haut-de-gamme loin des chirurgiens plastiques de Manhattan. Ensuite, de façon perverse, ils aimaient le statut que ça leur donnait : Se faire « refaire » à Caldwell avait un certain chic. Et T. W. en profitait.

Seul le bureau de Manny Manello avait une plus belle vue que le sien. En fait, dans la douche de la salle de bain privée de Manello, il y avait aussi du marbre à la place du carrelage. Mais vraiment, quelle importance ?

T. W. aimait sa vue. Aimait son bureau. Aimait son boulot.

Ce qui était une bonne chose vu que ses journées commençaient à 7 heures du matin et se terminaient à— il vérifia sa montre— presque 19 heures.

Ce soir, pourtant, il aurait dû être déjà parti. Tous les lundis, T. W. jouait au squash à 19 heures au Country Club de Caldwell... Aussi il n'arrivait pas trop à comprendre pourquoi il avait accepté de recevoir un patient à cette heure. Mais il l'avait dit oui, sa secrétaire avait annulé son cours sportif, et il n'arrivait absolument pas à se rappeler de ses raisons.

Il sortit son emploi du temps de la poche avant de sa blouse blanche, et secoua la tête. Á 19 heures, il y avait le nom de B. Nalla, et les mots « laser » et « tatouage ». Et il n'avait aucun souvenir de comment le rendez-vous avait été pris, ni des références données... Pourtant, rien n'était inscrit là-dessus sans sa permission formelle.

Donc, ce devait être quelqu'un d'important. Où le patient de quelqu'un d'important.

Manifestement, il travaillait trop.

T. W. se connecta aux dossiers médicaux de l'hôpital et fit une rapide recherche, au nom de B. Nalla. Ce qui y ressemblait le plus était Belinda Nalda. Une erreur de frappe ? Possible, mais sa secrétaire était partie à 18 heures, et il lui semblait malséant de l'interrompre pendant son dîner familial avec une question sur l'identité de ce mystérieux patient.

Il se leva, vérifia sa cravate, rattacha sa blouse blanche, puis ramassa un magazine professionnel tandis qu'il attendait que B. Nalla (ou Nalda) se montre.

Il monta à l'étage. Tandis qu'il avançait dans le couloir, passant devant les bureaux et les salles de traitement, il songea à la différence entre ces locaux et ceux de la clinique privée au-dessous. Le jour et la nuit. Ici, le décor était banal, avec une moquette rase, des murs crème, les portes anonymes. Les gravures étaient accrochées dans des cadres en inox, et les plantes vertes étaient rares.

À l'étage d'en dessous ? Le décor était digne d'un spa, avec service en chambre, comme ce qu'espéraient les très riches. Les pièces avaient des écrans plats HD, des lecteurs de DVD, des canapés, des petits réfrigérateurs avec des fruits exotiques et tout ce qui pouvait être commandé aux restaurants alentour. Les chambres étaient équipées d'Internet Wireless. La clinique avait même un arrangement avec l'hôtel Stillwell de Caldwell— le cinq étoiles de la ville, une « grande dame » dont la renommée s'étendait dans tout l'État de New-York— pour que les patients puissent y passer la nuit après leur traitement.

C'était exagéré ? Oui. C'était très cher ? Absolument. Mais il fallait reconnaître que les remboursements sociaux du gouvernement fédéral étaient bas, que les assurances refusaient souvent certaines procédures médicalement nécessaires, et que T. W. avait besoin de fonds pour remplir sa mission.

Plumer les riches était sa façon de se les procurer.

T. W. avait deux règles pour les médecins et infirmières sous ses ordres. Un, offrir les meilleurs soins de la planète d'une main compatissante. Et deux, ne jamais refuser un patient. Jamais. Surtout ceux qui souffraient de brûlures.

Quels que soient la durée et le coût du traitement pour une brûlure, il ne disait jamais « non », surtout quand il s'agissait d'un enfant.

Et s'il était perçu comme un commercial trop avide ? Aucun problème. Il ne mettait jamais en avant les soins qu'il donnait gratuitement. Et si ses collègues d'autres villes préféraient le voir comme un grippe-sou, il s'en accommodait.

Quand il arriva aux ascenseurs, il tendit la main gauche— celle qui était pleine de cicatrices— celle à qui il manquait le petit doigt— celle qui avait une peau granuleuse. Et il appuya pour descendre.

Il avait l'intention de continuer à faire tout ce qu'il pouvait pour être certains que les gens reçoivent l'aide nécessaire. Parce que quelqu'un l'avait fait pour lui autrefois. Et ça avait changé sa vie.

Une fois au rez-de-chaussée, il tourna à droite, longea un couloir jusqu'au panneau en acajou qui ouvrait sur la clinique esthétique. En lettres discrètes incrustées dans du verre, il y avait son nom, et celui de ses sept collègues. Mais rien n'indiquait le type de soins pratiqués à l'intérieur.

Les patients lui avaient dit qu'ils aimaient l'idée de faire partie d'un club aussi discret qu'exclusif.

Il utilisa sa carte magnétique pour entrer. Les pièces de réception étaient faiblement éclairées, non pas que les lampes soient éteintes après les heures de travail. Mais parce que les patients d'un certain âge qui sortaient d'une opération n'appréciaient pas les lumières vives. De plus, cette atmosphère de clair-obscur était apaisante, et aidait à créer l'ambiance spa qu'ils cherchaient. Le sol était carrelé de grès clair, les murs d'un rouge profond, et au centre de la pièce, il y avait une fontaine qui coulait en permanence sur des rochers blancs et bruns.

— Marcia ? appela-t-il, en prononçant le nom à la française.

— Allô, Dr Franklin, dit une voix douce à l'arrière, dans le bureau.

Quand Marcia apparut, T. W. mit sa main gauche dans sa poche. Comme d'habitude, elle paraissait sortir d'un magazine de Vogue, avec ses cheveux noirs bien coiffés et son tailleur noir Haute Couture.

— Votre patient n'est pas encore arrivé, dit-elle avec un sourire serein. Mais je vous ai préparé la salle 2 pour le laser.

Agée d'une quarantaine d'années, Marcia était mariée à l'un des chirurgiens plastiques. À ce que T. W. en savait, c'était aussi la seule femme de la planète qui, comme Ava Gardner, pouvait porter un rouge à lèvres sanglant sans paraître vulgaire. Elle s'habillait en Chanel, et méritait son poste et son salaire en étant le témoignage vivant du travail remarquable qu'offrait la clinique.

De plus, son accent français très aristocratique était un bonus. Surtout avec les nouveaux riches.

— Merci, dit T. W. J'espère que le patient ne sera pas en retard et que vous pourrez rentrer.

— Vous n'avez pas besoin d'une assistante ?

C'était une autre qualité de Marcia. Elle n'était pas uniquement décorative, mais aussi utile, une bonne infirmière toujours prête à aider.

— J'apprécie votre offre, mais faites juste entrer le patient, et je m'occuperai du reste.

— Même d'enregistrer son dossier ?

— Oui. (Il sourit.) Je suis sûr que vous voulez rentrer retrouver Philippe.

— Certainement. C'est notre anniversaire de mariage.

— C'est ce que j'avais entendu dire, répondit-il avec un clin d'œil entendu.

Les joues de Marcia s'empourprèrent. Ce qui était un autre de ses charmes. Même aussi élégante et distinguée, c'était une femme naturelle.

— Mon mari doit m'attendre à la porte d'entrée. Il dit avoir une surprise pour moi.

— Je suis au courant. Vous allez adorer.

Mais quelle femme n'aimerait pas une paire de clignotants provenant du bijoutier Harry Winston ?

Marcia leva sa main à sa bouche, pour cacher son sourire— et sa rougeur.

— Il est tellement adorable avec moi.

T. W. eut un bref sentiment de gêne en se demandant la dernière fois où il avait ramené quelque chose de frivole à sa femme. Ça avait été... Bien sûr, l'année précédente, il lui avait acheté une Volvo.

Waouh.

— Vous le méritez, dit-il d'une voix bourrue, tout en pensant brusquement au nombre de soirs où sa femme dînait seule à table. Rentrez chez vous, et faites la fête.

— Merci docteur. Merci mille fois. (Marcia s'inclina la tête, puis retourna à son bureau— qui n'était rien d'autre qu'une table ancienne avec un téléphone caché dans un tiroir, et un ordinateur portable dissimulé derrière un panneau d'acajou.) Je vais fermer ma session, et attendre votre patient.

— Passez une bonne soirée.

Tandis que T. W. se détournait et la laissait à son expectative, il sortit sa main abîmée de sa poche. Il pensait toujours à la cacher devant elle— un reste de son adolescence passée avec une main pareille. C'était ridicule. Il était marié, et

Marcia ne l'attirait pas particulièrement. Donc ça n'aurait pas dû avoir d'importance. Mais de telles marques laissaient des blessures à l'intérieur de soi. Comme si, avec une peau mal-cicatrisée, vous en ressentiez encore des séquelles de temps en temps.

Il y avait trois lasers à la clinique, qui étaient utilisés pour soigner les varices aux jambes, des taches de naissance, les imperfections dermiques, pour réparer des traces d'opérations qui réapparaissaient avec le temps sur le visage, ou enlever des tatouages ou des marques de cancer sur des patients qui avaient reçu des radiations.

B. Nalla pouvait en avoir besoin. En fait, s'il devait faire un pari, il miserait sur des cicatrices qui revenaient. Vu l'heure du rendez-vous, ça lui semblait le plus probable. Surtout avec un nom aussi mystérieux. Sans doute quelqu'un de très riche, avec un besoin paranoïaque de discrétion.

N'importe, il devait respecter ses vaches à lait.

Il rentra dans la seconde stalle de laser, celle qu'il préférait— sans raison particulière— et s'installa derrière le bureau ancien tout en connectant son ordinateur, pour vérifier ses patients du lendemain, puis étudier le rapport d'un confrère dermatologue qu'il avait emporté avec lui.

Tandis que les minutes s'écoulaient, il commença à être contrarié. Les gens riches étaient souvent exigeants, et pensaient avoir tous les droits. Bien entendu, certains d'entre eux étaient charmants, et tous aidaient à ses efforts, mais parfois, il avait vraiment envie de les étrangler—

Une femme d'un mètre 80 apparut à la porte. Il se tétanisa. Elle était simplement habillée, juste une chemise blanche boutonnée et un jean léger. Mais elle avait des chaussures à semelles rouges de chez Christian Louboutin, et un sac Prada à l'épaule.

Elle avait exactement le genre de sa clientèle privée, pas parce qu'elle portait des accessoires à 3000 dollars. Mais parce qu'elle était... magnifique. Incroyablement magnifique, avec des cheveux bruns aux reflets acajou, des yeux saphir, et le genre de visage que toutes les femmes rêvaient de posséder. Quitte à user de chirurgie plastique.

T. W. se leva lentement, cachant sa main gauche dans sa poche.

— Belinda ? Belinda Nalda ?

Contrairement à beaucoup d'autres femmes comme elle— d'une classe manifestement stratosphérique— elle ne pénétra pas dans le bureau comme si elle le possédait. Elle ne fit qu'un seul pas en avant.

— En fait, je m'appelle Bella.

En entendant sa voix, il faillit rouler des yeux. Si profonde, si rauque... Mais gentille.

— Je... ah... (T. W. s'éclaircit la gorge.) Je suis le docteur Franklin.

Il lui tendit la main droite, qu'elle serra. Et il sut qu'il la regardait fixement, et pas de façon professionnelle. Mais il ne pouvait s'en empêcher. Il avait vu de nombreuses femmes superbes, mais jamais comme elle. C'était presque comme si elle venait d'une autre planète.

— Je vous en prie... Entrez et asseyez-vous, dit-il en indiquant le fauteuil club recouvert de soie qui était près de son bureau. Racontez-moi ce qui vous amène—

— Je ne suis pas venu pour moi. Mon *hell*—mon mari. (Elle prit une grande inspiration et regarda derrière son épaule.) Chéri ?

T. W. recula, et heurta le mur si fort, que la gravure encadrée derrière lui rebondit. En voyant ce qui venait d'entrer, sa première idée fut qu'il devrait peut-être se rapprocher du téléphone et appeler la sécurité.

L'homme avait le visage balafré, et les yeux noirs d'un serial killer, et quand il entra, il emplit toute la pièce. Il était assez grand et énorme pour se classer parmi les poids-lourds à la boxe. En fait, c'était pire que ça. En le regardant, on réalisait le problème. Il était mort à l'intérieur. Absolument sans âme. Ce qui le rendait capable de faire n'importe quoi.

Et T. W. aurait pu jurer que la température de la pièce avait chuté quand l'homme vint s'installer à côté de sa femme.

Qui parla tranquillement et calmement.

— Nous voudrions savoir si ses tatouages peuvent être enlevés.

T. W. déglutit et se conseilla de rester calme. D'accord, peut-être ce truand n'était-il qu'un punk du genre rock star. Bien sûr, les goûts personnels de T. W. niveau musique étaient plutôt dans le jazz, donc il ne pouvait pas reconnaître ce mec dans son pantalon de cuir et son col roulé noir, avec une gauge dans l'oreille, mais ça pouvait expliquer certaines choses. Y compris une femme qui avait tout d'un top-modèle. La plupart des chanteurs avaient les épouses exceptionnelles, pas vrai ?

Ouais.... Le seul problème avec cette théorie était ce regard si noir. Ça n'était pas commercialement viable, ni un faux-semblant pour faire le mariole. C'était de la violence réelle. Une dépravation authentique.

— Docteur ? dit la femme. Y a-t-il un problème ?

Il déglutit une nouvelle fois, regrettant d'avoir dit à Marcia de s'en aller. Mais encore, il était plus sage pour les femmes et les enfants d'éviter un être pareil.

— Docteur ?

Il garda son regard fixé sur le mec. Qui ne bougeait pas. Respirait à peine.

Bon sang, si ce grand salopard l'avait voulu, il aurait déjà eu le temps de massacrer dix fois tout ce qu'il avait dans le bureau. Or, il ne faisait que rester planté.

Sans bouger.

Sans bouger du tout.

Donc T. W. s'éclaircit la gorge, et décida que s'il devait qui avoir des problèmes, ils se seraient déjà produits.

— Non, dit-il, aucun problème. Asseyez-vous.

Il s'installa dans son fauteuil derrière le bureau, se pencha, et ouvrit un frigidaire avec diverses eaux pétillantes.

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

Lorsqu'ils refusèrent, il prit pour lui un Perrier-citron, et le vida comme si c'était du Scotch.

— Très bien. J'ai besoin d'avoir vos antécédents médicaux.

L'épouse prit un siège, et son mari resta planté au-dessus d'elle. Les yeux vissés sur T. W. Curieux, pensa-t-il. Ils se tenaient la main, et T. W. eut l'impression que l'épouse était l'ancre du mari, d'une certaine façon.

Appelant son expérience médicale à son secours, il sortit un stylo Waterman, et posa les questions habituelles. Ce fut la femme qui répondit. Aucune allergie connue. Aucun problème chirurgical. Aucun problème de santé.

— Ah... Et où sont ces tatouages ? (*Je vous en prie, Seigneur, faites qu'ils ne soient pas sous la ceinture.*)

— Sur ses poignets et son cou. (Elle leva des yeux lumineux sur son mari.) Chéri, montre-lui.

Le mec se pencha et leva sa manche. T. W. fronça les sourcils, la curiosité médicale prenant le dessus. La bande noire était incroyablement dense, et bien qu'il ne soit pas (loin de là) un expert en tatouages, il pouvait dire sans le moindre doute n'avoir jamais vu auparavant une telle coloration.

— C'est très foncé, dit-il en se penchant. (Une sorte d'instinct lui indiqua de ne pas toucher l'homme, à moins de ne pouvoir faire autrement. Il garda ses mains pour lui.) C'est vraiment très foncé.

En fait, on aurait presque dit des menottes, pensa-t-il.

T. W. se renfonça dans son fauteuil.

— Je ne suis pas certain que vous soyez un bon candidat pour une extraction au laser. L'encre paraît si dense qu'il faudra plusieurs sessions pour ne faire qu'atténuer la pigmentation.

— Pourriez-vous au moins essayer ? demanda la femme. Je vous en prie.

T. W. leva les sourcils. « Je vous en prie » n'était pas une formule que la plupart de ses patients utilisaient fréquemment. Et le ton était tout aussi étranger à sa clientèle habituelle. Ce désespoir tranquille appartenait davantage aux familles des patients qui étaient traités à l'étage— ceux dont les problèmes médicaux affectaient leur vie, et qui ne souffraient pas seulement de pattes d'oies ou de rides du sourire.

— Je peux essayer, dit-il, très conscient qu'avec une voix pareille, il ferait n'importe quoi pour lui plaire.

Il regarda le mari.

— Pourriez-vous enlever votre chemise, et vous installer sur ma table d'examen ?

La femme serra les énormes mains dans les siennes.

— C'est bon, vas-y.

Le visage aux joues creuses, à la mâchoire serrée, se tourna vers elle. Et le mari sembla prendre des forces dans les yeux de sa femme. Après un moment, il alla vers la table, y monta son énorme corps, et enleva son col roulé.

T. W. quitta sa chaise, et avança—

Et se figea. Le dos du mec était couvert de cicatrices. Des cicatrices... qui semblaient avoir été laissées par un fouet.

Dans toute sa carrière médicale, il n'avait jamais vu quoi que ce soit qui ressemble à ça— et à son avis, ça provenait d'une sorte de torture.

— Mes tatouages, doc, dit le mari d'un ton mauvais. Ce sont mes tatouages que vous êtes censés regarder. (Tandis que T. W. clignait des yeux, le mari secoua la tête.) Ça ne marchera jamais—

La femme se précipita en avant.

— Bien sûr, il suffit—

— On va trouver quelqu'un d'autre.

T. W. fit le tour de la table pour se trouver face à l'homme, lui bloquant le passage vers la porte. Puis il sortit délibérément sa main gauche de sa poche. Le regard noir glissa dessus, et se fixa sur la peau couturée et le doigt manquant.

Puis le patient le regarda, étonné. Ses yeux s'étrécirent, tandis qu'il se demandait jusqu'où allait la brûlure.

— Jusqu'à mon épaule et dans mon dos, répondit T. W. La maison a pris feu quand j'avais dix ans. Je suis resté coincé dans ma chambre. J'ai été conscient tout le temps où j'ai brûlé... J'ai passé ensuite huit semaines à l'hôpital. Et subi dix-sept opérations.

Il y eut un silence, comme si le mari étudiait les différentes implications dans sa tête. En étant conscient, on sent sa chair brûler, et chaque élancement atroce de la douleur. Et le temps à l'hôpital... Les opérations.

Soudain, le grand corps se détendit, la tension s'évanouit, comme si une valve avait été ouverte.

T. W. voyait ça arriver de temps en temps, avec ses patients brûlés. Si votre docteur savait le calvaire que vous viviez, non pas parce qu'on le lui avait appris, mais parce qu'il l'avait vécu lui-même, on se sentait plus en sécurité. Comme des membres d'un club très exclusif.

— Alors, doc, pourriez-vous faire quelque chose pour ces trucs ? demanda l'homme, en tendant ses bras sur ses cuisses.

— Je peux vous toucher ?

Les lèvres couturées se soulevèrent légèrement, comme si le mec donnait à T. W. autre bon point.

— Ouais.

Délibérément, T. W. utilisa ses deux mains sur les poignets du patient, pour que le mec puisse voir ses cicatrices, et se détendre encore plus.

Quand il eut fini, il recula.

— Et bien, je n'en suis pas certain, mais nous pouvons au moins essayer—

T. W. leva les yeux, et se figea. Les iris de cet homme étaient devenus dorés. Ils avaient perdu leur couleur noire.

— Ne vous inquiétez pas de mes yeux, Doc.

De nulle part, l'idée que ce qu'il avait vu était sans importance traversa l'esprit de T. W. Aucun problème.

— Où en étais-je ?... Ah oui. On va essayer avec le laser. (Il se tourna vers l'épouse.) Peut-être voudriez-vous prendre une chaise et lui tenir la main ? Je pense qu'il sera plus à l'aise de cette façon. Nous allons commencer par un poignet, et voir ce que ça donne.

— Dois-je me coucher ? demanda le patient d'une voix sombre. Parce que je ne pense pas... Ouais, je préférerais ne pas avoir à le faire.

— Aucun problème. Vous pouvez rester assis, même quand je m'occuperai de votre cou. Je vous donnerai un miroir pour que vous voyiez ce que je fais. À n'importe quel moment, vous saurez exactement où j'en suis, et si ça ne vous

plaît pas, nous pouvons toujours arrêter. Vous n'avez qu'à me le dire. C'est votre corps. Et vous en faites bien ce que vous voulez. D'accord ?

Il y eut un moment de silence tandis qu'ils le regardaient tous les deux. Puis la femme dit d'une voix cassée :

— Docteur Franklin, vous êtes vraiment adorable.

Le patient avait une incroyable résistance à la douleur, pensa T. W. une heure après, tandis qu'il appuyait sur sa pédale et que le laser envoyait un autre faisceau dans la peau marquée de noir de l'épais poignet. Une incroyable résistance à la douleur. Chaque décharge était comme être frappé par un élastique. Évidemment, ce n'était pas grand-chose, du moins une fois ou deux, mais après quelques minutes ça commençait à faire mal, et la plupart des patients avaient besoin d'un temps de pause. Ce mec-là ? Il n'avait même pas grimacé. Alors T. W. avait continué. Encore et encore.

Bien sûr, avec ces mamelons percés, et cette gauge à l'oreille, et toutes ces cicatrices, le patient avait plutôt l'habitude de la douleur, choisie ou pas.

Malheureusement, ses tatouages résistaient au laser.

T. W. poussa un juron, et secoua sa main droite qui se fatiguait.

— C'est bon, docteur, dit le patient doucement. Vous avez fait de votre mieux.

— Je ne comprends pas. (Il enleva ses lunettes de protection, et regarda sa machine, se demandant un moment si cet instrument marchait correctement. Mais il avait pourtant bien vu le rayon laser.) Il n'y a aucun changement dans la coloration.

— Docteur, je vous assure, c'est bon. (Le patient enleva ses lunettes, et eut un sourire.) J'ai apprécié que vous fassiez les choses aussi sérieusement.

— Sacré bon sang, dit T. W. qui se rassit sur son tabouret, en jetant un regard mauvais au tatouage.

Soudain, des mots se bousculèrent dans sa bouche, même s'ils n'étaient pas du tout professionnels.

— Vous n'avez jamais souhaité ces tatouages, pas vrai ?

La femme s'agita un peu, comme si elle était inquiète de la réponse. Mais le mari se contenta de secouer la tête.

— Non, doc. Je ne les ai pas voulus.

— Sacré bon sang. (Il croisa les bras, et évoqua toutes ses connaissances concernant la peau humaine.) Je ne comprends pas pourquoi... Et j'essaye de penser à d'autres options. Je ne crois pas qu'un produit chimique serait plus

efficace. Je veux dire, vous avez vraiment pris tout ce que le laser pouvait vous donner.

Le mari effleura ses poignets d'un doigt curieusement élégant.

— Est-il possible de les découper ?

La femme secoua la tête.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Elle a raison, murmura T. W. qui se pencha et étudia le derme. Vous avez une excellente élasticité, mais bien sûr, vous n'avez que vingt-cinq ans. C'est normal. Il faudrait le faire par bandes, et recoudre tout ça, vous auriez des cicatrices, et je ne le recommanderais pas autour du cou. Il y a trop de risques avec les artères.

— Et si les cicatrices n'étaient pas un problème ?

Il n'allait pas s'attarder sur cette question. Les cicatrices étaient manifestement un problème, vu le dos de ce mec.

— Quand même, je ne le recommanderais pas.

Il y eut un long silence, pendant qu'il continuait à envisager d'autres options, et ils attendirent patiemment. Malheureusement, il n'en trouva pas, et se contenta de les fixer. La femme merveilleuse était assise à côté de son mari balaféré. Elle avait posé sa main libre sur son bras, et de l'autre caressait son dos mutilé.

Il était manifeste que ces cicatrices ne lui posaient aucun problème. Qu'elles n'entachaient pas sa valeur à ses yeux. Pour elle, il était entier est magnifique, malgré la condition de sa peau.

T. W. pensa sa propre femme. Qui était exactement pareille.

— Pas d'autres idées, doc ? demanda le mari.

— Je suis désolé. (Il détourna les yeux, détestant de se sentir aussi impuissant. En tant que docteur, il était entraîné à faire quelque chose. En tant qu'homme de cœur, il en avait besoin.) Je suis absolument désolé.

Le mari eut encore un léger sourire.

— Vous occupez souvent des gens avec des brûlures, pas vrai ?

— C'est ma spécialité. Des enfants surtout. Vous comprenez, à cause de...

— Oui, je comprends. Je parie que vous êtes très bon pour eux.

— Comment pourrais-je ne pas l'être ?

Le patient se pencha en avant, et posa son énorme main sur l'épaule de T. W.

— Nous allons partir maintenant docteur. Ma *shellane* laissera votre chèque sur le bureau.

T. W. regarda la femme, qui était penchée sur un chéquier, et secoua la tête.

— Ça m’ennuie de vous faire payer. Je n’ai pas pu vous aider.

— Mais nous avons pris de votre temps. Je préfère vous le régler.

T. W. poussa quelques jurons. Puis cracha une fois de plus :

— Crénom

— Docteur ? Regardez-moi.

T. W. leva les yeux sur le mec. Mon Dieu, ces prunelles dorées étaient presque hypnotiques.

— Vous avez des yeux incroyables.

Le patient eut un sourire plus grand, et montra des dents qui n’étaient... pas normales.

— Merci, docteur. Maintenant écoutez-moi. Vous aurez probablement des rêves au sujet de tout ceci, et je veux que vous vous rappeliez que je suis parti satisfait. D’accord ?

T. W. fronça les sourcils.

— Pourquoi devrais-je rêver—

— Rappelez-vous seulement que je suis parti satisfait. Je sais que c’est ce qui comptera le plus.

— Je ne comprends pas pourquoi je devrais—

T. W. cligna des yeux, et regarda la salle autour de lui. Il était assis sur son petit tabouret roulant, celui qu’il utilisait pour traiter ses patients. Il y avait une chaise près de la table d’examen. Il avait dans la main ses lunettes de protection... Mais il n’y avait personne dans la pièce avec lui.

Curieux. Il aurait pourtant juré qu’il venait de parler à la plus incroyable—

Une douleur soudaine le frappa soudain, et il se sentit fatigué... Fatigué et curieusement déçu, comme s’il avait raté quelque chose qui était important pour lui.

Il était inquiet. Inquiet au sujet d’un homme—

La migraine empira, avec un gémissement, il se leva et se pencha sur le bureau. Il y avait une enveloppe, une enveloppe en vélin crème, avec une belle écriture qui disait : « Avec nos remerciements, au docteur T. W. Franklin, pour aider à ses travaux et à ses recherches. »

Il ouvrit l’enveloppe, et en sortit un chèque.

Sa mâchoire faillit heurter le sol.

100 000 dollars. Adressés au département de dermatologie de l’hôpital Saint Francis.

Le nom du donateur était Fritz Perlmutter, il n'y avait aucune adresse indiquée, juste une discrète notation : « La Banque Nationale de Caldwell, clients privés. »

100 000 dollars.

Une image lui vint soudain d'un mari balafre et d'une merveilleuse épouse, mais elle fut enfouie par une nouvelle vague de migraine.

T. W. prit le chèque, le mit dans sa poche, et ferma son laser et son ordinateur, puis il sortit de la clinique, en éteignant les lumières derrière lui.

En rentrant chez lui, il pensa à sa femme, à la façon dont elle l'avait vu toutes ces années auparavant. Elle avait onze ans alors, et était venue lui rendre visite avec ses parents sur son lit d'hôpital. Il avait été horrifié de la voir parce qu'il avait déjà un béguin pour elle, et qu'il était coincé, couvert de bandages de la main à l'épaule.

Elle avait souri, et pris sa bonne main, et lui avait dit que son bras n'avait aucune importance pour elle, et qu'elle voulait toujours être son amie.

Elle le pensait vraiment. Elle l'avait prouvé. Encore et encore.

Ensuite, elle avait été plus que son amie.

Parfois, pensa T. W., la façon dont ceux que vous aimez ne se souciaient pas de votre apparence extérieure était la meilleure aide à la guérison.

En roulant, il passa devant un bijoutier qui s'apprêtait à fermer pour la nuit, puis un fleuriste, et une boutique d'antiquités où il savait que sa femme aimait à fouiner.

En vingt ans de mariage, elle lui avait donné trois enfants. Et le temps de travailler à sa carrière sans jamais se plaindre.

Il lui avait donné des nuits solitaires. De nombreux dîners seule avec les enfants. De courtes vacances qui s'organisaient toujours autour d'une conférence de dermatologie.

Et une Volvo.

Il fallut vingt minutes à T. W. pour se rendre jusqu'à un magasin *Hannaford* qui était ouvert toute la nuit, où il traversa les rayons au pas de course même s'il n'était pas pressé par une heure de fermeture.

Le rayon fleuriste était sur la gauche, lorsqu'il entra par les portes automatiques. Quand il vit les roses, les chrysanthèmes, et les lys, il pensa d'abord à remplir la malle de sa Lexus de bouquets. Et le siège arrière aussi.

Au final, il ne choisit qu'une simple fleur. Qu'il tint prudemment entre son pouce et son index en rentrant chez lui.

Il mit sa voiture dans le garage, mais n'entra pas par la cuisine. Au contraire, il fit le tour jusqu'à la porte d'entrée et sonna à la porte.

Le visage familier de sa femme apparut à la longue et mince fenêtre à côté de l'entrée coloniale. Elle parut surprise en ouvrant la porte.

— Aurais-tu oublié tes—

T. W. lui tendit la fleur dans sa main brûlée.

C'était une adorable petite marguerite. Exactement comme celles qu'elle lui apportait autrefois, chaque semaine à l'hôpital. Pendant deux mois d'affilée.

— Je ne t'ai jamais assez remerciée, murmura T. W. Je t'aime. Et je te trouve aussi belle que le jour où je t'ai épousée.

La main de sa femme trembla quand elle prit la fleur.

— T. W... Tu es sûr d'aller bien ?

— Seigneur... C'est lamentable de ma part que tu aies besoin de me demander ça parce que je t'apporte une fleur. (Il secoua la tête, et la serra dans ses bras, très fort.) Je suis tellement désolé.

Leur fille adolescente passa devant eux, et roula les yeux, tout en montant l'escalier.

— Hey... Faites ça dans votre chambre.

T. W. s'écarta, et repoussa les cheveux poivre et sel de sa femme derrière ses oreilles.

— Et si nous suivions son avis, qu'en dis-tu ? Au fait, il faudrait que nous organisions quelque chose pour notre anniversaire. Pas question d'aller à une conférence.

Sa femme sourit, rayonnante.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ce soir, j'ai vu un patient et sa femme... (Il grimaça, et se frotta les tempes.) Je veux dire... Qu'est-ce que je disais ?

— Que nous devons sortir pour dîner, dit sa femme, en lui prenant le bras. Et que nous devons aussi monter dans notre chambre.

T. W. referma la porte. Tandis que lui et sa femme s'en allaient ensemble vers la cuisine, il l'embrassa.

— Parfait. Absolument parfait.

Chapitre 10

De retour au manoir de la Confrérie, Zsadist était debout devant une fenêtre, dans la chambre qu'il partageait avec Bella, et regardait en dessous la terrasse et les jardins sur l'arrière. Son poignet le brûlait là où le laser avait été appliqué, mais la douleur était sans importance.

— Je n'en suis pas surpris, dit-il. Du moins, à part le fait que j'ai bien aimé ce docteur.

Bella passa derrière lui, et lui entoura la taille à deux bras.

— Oui, c'était un mec bien.

Tandis qu'ils se tenaient l'un contre l'autre, il y avait tard beaucoup de « *Et maintenant ?* » qui flottaient dans la pièce. Malheureusement, il n'avait aucune réponse. Il avait vraiment espéré que ces bandes puissent être enlevées— comme si ça avait pu améliorer les choses.

De toute façon, il y aurait encore eu la cicatrice sur son visage.

Dans la nurserie, Nalla poussa un gloussement, et un hoquet. Puis un cri.

— Je viens juste de la nourrir et de la changer, dit Bella en s'écartant. Je ne suis pas sûre de ce qu'elle veut—

— Laisse-moi y aller, dit-il d'une voix tendue. Laisse-moi voir si je peux...

Bella leva les sourcils, puis acquiesça.

— Très bien. Je reste là.

— Je te promets que je ne laisserai pas tomber.

— Je ne suis pas inquiète. Fais juste attention à lui soutenir la tête.

— Bien. C'est compris.

Zsadist eut la sensation d'arriver sans arme dans un camp de *lessers* tandis qu'il entra dans la nurserie.

Comme si elle sentait sa présence, Nalla émit un petit reniflement.

— C'est ton père. Ton papa. (*Merde, comment devait-elle l'appeler ?*)

Il avança, et regarda sa fille. Qui portait une grenouillère *Red Sox*, certainement un cadeau de Vishous et/ou de Butch. La lèvre inférieure de Nalla tremblait, comme si elle avait bien envie de pleurer mais tentait de se retenir.

— Pourquoi pleures-tu, sauterelle ? dit-il doucement.

Quand elle lui tendit les bras, il jeta un coup d'œil à la porte. Bella n'était pas là. Il en fut heureux. Il ne voulait pas de témoin à sa maladresse tandis qu'il se penchait vers le berceau et...

Nalla était parfaitement bien dans ses mains. Les fesses dans une paume, la tête dans l'autre. En se redressant, il la souleva, et la trouva étonnamment ferme, chaude, et—

Elle s'agrippa à son col roulé, et tira dessus, réclamant plus de proximité... Et ce fut étonnamment facile d'accepter. Tandis qu'il la serrait contre sa poitrine, elle se calma immédiatement, se tourna elle-même contre lui.

Ça paraissait si naturel de la voir dans ses bras. Il se dirigea vers le fauteuil à bascule où il s'installa, utilisant un pied pour les balancer.

Il étudia les paupières, les petites joues rondes, la main serrée sur son col roulé, et réalisa soudain qu'elle avait besoin de lui. Pas seulement pour la protéger. Mais aussi pour l'aimer.

— On dirait que vous vous entendez bien, dit doucement Bella de la porte.

Il leva les yeux.

— Je crois qu'elle m'aime bien.

— Bien entendu, comment pourrait-elle ne pas t'aimer ?

À nouveau, il regarda sa fille, puis dit après un moment :

— J'aurais aimé les faire enlever. Mes tatouages. Mais de toute façon, elle poserait quand même des questions sur ma figure.

— Elle t'aimera, malgré les cicatrices, elle t'aimera toujours.

Il toucha de l'index le bras de Nalla, la caressa tandis qu'elle se collait encore plus profondément contre son cœur, jouant à tapoter sa main libre.

Sur une impulsion, il dit :

— Tu ne parles pas souvent de ton enlèvement.

— Je... Ah, je ne veux pas que ça t'inquiète.

— Et tu penses me protéger en me cachant des choses qui m'inquiéteraient ?

— Non.

— Tu en es sûre ?

— Zsadist, si je le fais, c'est parce que—

— Je ne suis pas un vrai mâle si je ne suis pas là quand tu as besoin de moi.

— Tu as toujours été là pour moi. Et nous en avons parlé quelques fois.

— Oui juste quelques fois.

Seigneur, ça le tuait de penser qu'elle devait gérer ses problèmes seule parce qu'il était tordu.

Et pourtant, la voix de Bella était ferme et assurée quand elle dit :

— Au sujet de mon enlèvement, je ne veux pas que tu saches tout ce qui m'est arrivé. Non pas que je pense que tu ne le supporterais pas, mais parce que je ne veux pas donner à ce salaud plus d'influence sur ma vie qu'il n'en a déjà

eu. (Elle secoua la tête.) Je ne veux pas lui donner le pouvoir de te faire souffrir si je peux l'éviter. Pas question. Et ce serait pareil que tu aies ou pas connu toi-même un passé traumatisant.

Zsadist grogna, pour manifester qu'il l'avait entendue, mais n'était pas d'accord avec elle. Il voulait lui donner tout ce dont elle avait besoin. Elle n'en méritait pas moins. Il savait que son passé avait influencé leurs deux vies. Et ça continuait. Il n'y avait qu'à voir la façon dont il avait agi envers Nalla—

— Je peux te faire une confiance ? demanda-t-elle

— Bien entendu.

— Mary veut un bébé.

Les yeux de Zsadist s'écarquillèrent.

— C'est vrai ? Génial—

— Un bébé biologique.

— Oh.

— Ouais. Elle ne peut pas en avoir. Aussi Rhage devra-t-il coucher avec une Éluë.

Zsadist secoua la tête.

— Il ne le fera jamais. Il ne veut que Mary.

— C'est ce qu'elle dit. Mais s'il n'accepte pas, elle ne pourra pas tenir son enfant dans ses bras.

Exact... pensa-t-il, parce que les FIV ne marchaient pas avec les vampires.

— Merde.

— Elle n'en a pas encore parlé à Rhage parce qu'elle a du mal à gérer ses émotions. Elle en a discuté avec moi pour pouvoir se défouler sans qu'il ait à le supporter. Parfois, elle veut tellement un bébé qu'elle pense accepter qu'il couche avec une autre. D'autres jours, elle n'y arrive pas et envisage une adoption. Ce que je veux te dire, c'est qu'on ne peut pas toujours tout partager avec son compagnon. Ce n'est pas possible. Tu as toujours été là pour moi. C'est encore le cas. Je n'ai jamais pensé autre chose. Et ça ne veut pas dire que je dois te coller tous mes petits soucis. La guérison a différentes facettes.

Il essaya de s'imaginer racontant à Bella à tous les détails des humiliations qu'il avait dû subir... Non... Il n'était pas question qu'il lui brise ainsi le cœur, en revivant le cauchemar qu'il avait connu.

— En as-tu parlé à quelqu'un ? demanda-t-il.

— Oui, chez Havers. Et aussi à Mary. (Il y eut un silence...) Et je suis retournée là-bas. Là où j'ai été détenue.

Il leva les yeux, et la regarda.

— C'est vrai ?

— Oui, dit-elle en hochant la tête. Je devais faire.

— Tu ne me l'as jamais dit. (*Bordel, elle était retournée là-bas ? Sans lui ?*)

— J'en avais besoin. C'était important pour moi. Et je voulais y aller seule, et je ne voulais pas en discuter. J'ai prévenu Wrath en quittant le manoir, et je lui ai dit quand je suis revenue.

— Crénom... J'aurais aimé le savoir. Je me sens minable comme *hellren*.

— Tu n'es absolument pas minable. Surtout maintenant quand tu tiens ta fille dans tes bras.

Il y eut un long silence.

— Écoute, dit-elle, si ça peut aider, ce n'est pas que je refuse de te dire les choses. Je n'ai jamais douté que tu me soutiendrais. Mais avoir un compagnon ne doit pas me priver de mon autonomie.

— Je sais... (Il réfléchit une minute.) Je n'aimerais pas retourner là où j'ai été... Dans ce château. Je ne l'ai fait qu'en apprenant qu'elle avait emprisonné un autre mâle dans cette cellule... Sinon, je ne serais jamais revenu.

Et c'était impossible à présent. L'endroit où il avait été prisonnier se trouvait au Vieux Pays, et avait été vendu à des humains. En fait, aux dernières nouvelles, le château faisait désormais partie du *National Trust* britannique. (*NdT : Organisme privé de sauvegarde des sites et monuments historiques.*)

— Tu t'es sentie mieux ? demanda-t-il soudain. Après avoir revu l'endroit où tu avais été emprisonnée ?

— Oui, parce que Vishous avait tout brûlé. J'ai trouvé que ça me permettait de refermer cette blessure.

D'un geste machinal, Zsadist frotta le petit ventre rond de Nalla, tout en regardant sa *shellane*.

— Je me demande pourquoi nous n'avons pas parlé de tout ça plus tôt.

Bella sourit et indiqua l'enfant du menton.

— Nous avons autre chose qui nécessitait notre attention.

— Pour être franc, j'ai besoin de croire que si tu avais voulu que je t'accompagne, tu sais que je l'aurais fait en un clin d'œil, sans la moindre hésitation.

— J'en suis absolument certaine. Mais je voulais quand même y aller toute seule. Je ne peux pas l'expliquer... C'est quelque chose que j'avais besoin de faire. Pour me prouver mon courage.

Nalla regarda sa mère, et tendit la main, avec un petit bruit plaintif.

— Je pense qu'elle veut changer de bras, dit Zsadist, avec un sourire en se relevant du fauteuil.

Au milieu de la pièce, il tendit le bébé à sa *shellane*, puis l'embrassa, et s'attarda, les tenants toutes les deux contre lui, elle et son enfant.

— Je dois sortir, d'accord ? dit-il. Je n'en ai pas pour longtemps.

— Sois prudent.

— C'est promis. Je dois m'occuper de mes femmes.

Une fois armé, Zsadist se dématérialisa à l'ouest de la ville, dans la forêt, en pleine campagne.

La clairière était à quelques mètres devant lui, près d'un ruisseau, mais au lieu de voir un emplacement vide parmi les pins, il revoyait la cabane en bois qui y avait été construite autrefois, avec un toit en aluminium.

Ce qu'il évoquait ainsi était aussi réel pour lui que les arbres qui l'entouraient, ou les étoiles dans le ciel nocturne. La bâtisse avait été construite par la *Lessening* Société à la va-vite, et manifestement à titre temporaire. Mais ce qui avait été accompli là-dedans avait rendu les dommages permanents.

Quand il avança dans la clairière, les brindilles de la forêt craquèrent sous ses bottes, avec un bruit qui rappelait un feu brûlant dans une cheminée.

Mais ses pensées n'évoquaient en rien le confort d'un foyer.

Près de l'entrée de la cabane, il y avait eu une douche, avec un seau hygiénique, et un siège de toilette. Pendant six semaines, Bella avait dû se laver dans cette cabine d'un mètre carré, et il savait qu'elle n'avait jamais été seule. Ce salopard de *lessen* la regardait. Et l'avait probablement tripotée.

En y repensant, l'envie de meurtre lui revenait. Mais c'est Bella qui s'était chargée de ce fumier. Elle avait flingué l'égorgeur en pleine tête pendant que ce malade restait planté devant elle, fou d'amour pour elle...

Merde.

Reprenant ses esprits, Zsadist se revit dans la pièce principale de cet endroit. Sur la gauche, il y avait eu des étagères, avec des instruments de torture, accrochés au mur de bois brut. Des burins, des couteaux, des scies... Il revoyait encore ces objets qui brillaient.

Il y avait eu aussi un placard ignifugé, dont il avait arraché les portes.

Et une table d'autopsie en acier inoxydable, avec du sang frais dessus.

Qu'il avait jeté dans un coin, comme si elle ne pesait rien.

Il se rappelait parfaitement être rentré dans la bâtisse. Il cherchait Bella depuis des semaines, après que ce *lesser* ait pénétré chez elle pour l'emporter. Tout le monde la pensait morte, mais lui-même avait refusé de le croire. Il avait été torturé par le besoin de la libérer... Un besoin qu'il ne comprenait pas, mais ne pouvait nier.

Mais alors, un civil vampire s'était échappé de ce « centre de persuasion » — comme la *Lessening* Société les appelait. Et le mâle avait réussi à noter la localisation exacte de la cabane en se dématérialisant à partir de la clairière tous les cent mètres à travers la forêt. D'après la carte qu'il avait dessinée pour la Confrérie, Zsadist était venu ici chercher sa femelle.

La première chose qu'il avait trouvée avait été un cercle de feu sur la terre gelée à l'extérieur. Et il avait pensé que Bella avait été laissée à brûler au soleil. Il s'était mis à genoux, pour mettre ses mains dans les cendres, et brutalement ses yeux s'étaient brouillés, sans qu'il sache pourquoi.

Des larmes. Il y avait eu des larmes dans ses yeux. Et comme c'était la première fois depuis si longtemps qu'il pleurait, il n'avait même pas reconnu ce que c'était.

Revenant au présent, Zsadist serra les dents et fit un pas en avant, ses bottes écrasant l'herbe grasse. En général, après que Vishous ait utilisé sa main, rien ne restait d'un endroit que des cendres et des petits bouts de métal. Et c'était le cas ici. Mais la forêt commençait déjà à récupérer son territoire, et la clairière aurait bientôt disparu.

Les trois tuyaux qui avaient été creusés dans le sol étaient restés en place. Et continueraient à exister malgré les repousses de pins qui prendraient racine.

S'agenouillant, Zsadist sortit sa *Maglite*, et en braqua le faisceau dans le trou où Bella avait été jetée. Le tuyau à ciel ouvert avait été en partie comblé par des aiguilles de pin et de l'eau.

Il l'avait retrouvée en décembre, dans la terre, et ne pouvait qu'imaginer le froid qu'elle avait dû ressentir là-dedans... Le froid, l'obscurité, et l'oppression d'un tuyau de métal en guise de cage.

Il avait failli ne pas voir ces prisons souterraines. Après avoir projeté la table d'autopsie à travers la pièce, il avait entendu un gémissement, et c'est ce qui l'avait amené jusqu'à ces trois tuyaux enterrés. Après avoir arraché le couvercle de grillage, il avait su qu'il allait la retrouver.

Mais non. En tirant sur les premières cordes, il avait sorti du trou un civil mâle, qui tremblait comme un enfant.

Parce que Bella avait été inconsciente dans son trou.

Zsadist avait pris une balle dans la jambe en la libérant, à cause d'un système de sécurité que Rhage n'avait que partiellement désarmé. Malgré sa blessure, il n'avait rien senti en s'agenouillant pour tirer sur les cordes. Et quand il avait vu apparaître les cheveux acajou de son amour, il se souvenait encore du soulagement étourdissant qu'il avait éprouvé, comme une couverture tiède et douce. Mais ensuite, il avait aperçu son visage...

Elle avait eu les paupières cousues.

Zsadist se releva, révolté par ce souvenir. Qui lui laissait l'estomac brûlant, et la gorge serrée. Il avait ramené Bella au manoir. L'avait soignée. Lui avait donné un bain. Lui avait laissé prendre sa veine même si ça le rendait malade qu'elle ingurgite la pourriture qui coulait dans ses veines. Il en était presque devenu hystérique.

Puis il l'avait servie durant sa période d'appel. D'où la naissance de Nalla.

En retour ? Bella lui avait rendu la vie.

Zsadist jeta un dernier coup d'œil alentour, ne remarquant pas le paysage, mais seulement la vérité. Bella était peut-être plus petite que lui— elle pesait cinquante kilos de moins— ne pratiquait pas les arts martiaux— ne connaissait rien aux armes. Mais elle était bien plus forte qu'il ne l'était.

Parce qu'elle avait survécu à ce qu'on lui avait fait subir.

Le passé pouvait-il être comme ça ? se demanda-t-il, en regardant autour de lui la clairière vide. Une structure dans votre esprit que l'on pouvait brûler pour s'en libérer ?

Tandis qu'il avançait un pied après l'autre sur le sol de la forêt, il regarda les mauvaises herbes qui avaient jailli de la terre comme des moustaches vertes, concentrées aux endroits qui recevaient le plus de soleil.

Des cendres, était née une nouvelle vie

Zsadist sortit son téléphone, et composa un texte qu'il n'aurait jamais cru pouvoir écrire.

Il ne lui fallut quatre essais pour le composer correctement puis quand il appuya sur « envoi », il sut qu'à un certain niveau, il avait changé sa vie.

On pouvait le faire, pensa-t-il, en rangeant son RAZR dans sa poche. On pouvait choisir certains passages plutôt que d'autres. Pas toujours, bien sûr. Parfois, le sort vous jetait vers une destination inconnue où vous tombiez sur le cul, c'était comme ça.

Mais parfois, on pouvait choisir l'adresse. Et, quand on avait la moitié d'un cerveau, même si c'était difficile ou bizarre, il fallait rentrer dans la maison.

Et apprendre à se connaître.

Chapitre 11

Une heure après, Zsadist était dans la cave du manoir de la Confrérie, assis devant la chaudière au charbon du sous-sol. Ce truc était une relique des années 1900, mais il marchait si bien que personne n'avait vu la moindre raison d'en changer.

En plus, il fallait régulièrement la remplir de charbon, et les *doggens* aimaient les taches régulières. Plus il y en avait, plus ils étaient contents.

La grande chaudière en acier avait une petite lucarne à l'avant, avec une glace épaisse de deux centimètres, il voyait de l'autre côté les flammes s'élever, paresseuses et brûlantes.

— Zsadist ?

Il passa les mains sur son visage, mais ne se retourna pas en entendant la voix familière de la femelle. D'un certain côté, il n'arrivait pas à croire qu'il s'apprêtait à faire ce qu'il allait faire. Il eut une terrible envie de s'enfuir.

Il s'éclaircit la gorge.

— Hey.

— Hey. (Il y eut un silence, puis Mary dit :) Cette chaise qui est à côté de toi est-elle pour moi ?

Cette fois, il se retourna. Mary était debout au pied des escaliers, habillée comme d'habitude, dans un pantalon souple et un sweater Polo. Au poignet gauche, elle avait une énorme montre Rolex en or, et des petites perles dans chaque oreille.

— Ouais, dit-il. Effectivement... Merci d'être venue.

Quand Mary avança, ses mocassins firent un petit bruit grinçant sur le plancher de béton. Elle s'assit sur la chaise et changea d'orientation, pour être face à lui et non à la chaudière.

Il frotta son crâne rasé.

Tandis que le silence s'appesantissait, un ventilateur se mit en route... Au-dessus d'eux, quelqu'un alluma une machine à laver... Et le téléphone sonna à l'arrière, dans la cuisine.

Il finit par se sentir ridicule de ne rien dire, aussi il leva l'un des poignets.

— J'ai besoin de réfléchir à ce que je dirai à Nalla quand elle me posera des questions sur ces bandes... J'ai besoin d'avoir une réponse prête. Quelque chose qui... sera une bonne réponse, tu vois ?

Mary hocha la tête.

— Oui, bien sûr.

Tandis qu'il se retournait vers la chaudière, il se souvint avoir jeté là-dedans le crâne de la Maîtresse. Et soudain, il réalisa que c'était la même chose que Vishous avait fait en incendiant l'endroit où Bella avait été détenue. Zsadist n'avait pas pu brûler le château... Mais il avait quand même obtenu un nettoyage par le feu.

Ce qu'il avait oublié de faire était la deuxième partie de ces travaux de guérison.

Après un moment, Marie demanda :

— Zsadist ?

— Ouais ?

— À quoi correspondent ces marques ?

Il fronça les sourcils, et se tourna vers elle, en se demandant comment il était possible qu'elle ne le sache pas. Bien sûr... elle était humaine. Peut-être était-ce différent.

— Ce sont des marques d'esclavage. J'étais... un esclave.

— Est-ce que ça t'a fait mal quand on te les a faites ?

— Oui.

— Est-ce la même personne qui t'a marqué sur le visage ?

— Non, c'était le *hellren* de ma propriétaire. Ma propriétaire... C'est elle qui m'a mis ces bandes d'esclave. Et lui m'a coupé le visage.

— Combien de temps as-tu été esclave ?

— Un siècle.

— Comment t'es-tu libéré ?

— C'est Phury. C'est lui qui m'a aidé. C'est comme ça qu'il a perdu sa jambe.

— As-tu été blessé quand tu étais esclave ?

Zsadist eut du mal à déglutir.

— Oui.

— Est-ce que tu y penses encore ?

— Oui.

Il regarda ses mains, qui brutalement lui faisaient mal. Oh, d'accord. Il serrait les poings, si fort que ses jointures n'allaient pas tarder à céder.

— L'esclavage existe-t-il encore ?

— Non. Wrath l'a interdit. C'était son cadeau d'union pour Bella et moi.

— Quel genre d'esclave étais-tu ?

Zsadist ferma les yeux. C'était l'une des questions auxquelles il n'avait pas envie de répondre.

Pendant un moment, il eut du mal à simplement s'obliger à rester dans sa chaise. Puis d'une voix étranglée, qu'il essayait de maintenir stable, il dit :

— J'étais un esclave de sang. Utilisé par une femelle comme source de sang.

Après qu'il ait fait cet aveu, le silence pesa un poids tangible.

— Zsadist ? Est-ce que je peux toucher ton dos ?

Il dut acquiescer, manifestement, parce que la paume gentille de Mary se posa entre ses deux omoplates. Puis elle remua doucement, en un cercle attentif.

— Ce sont les bonnes réponses, dit-elle. Toutes.

Il dut cligner des yeux plusieurs fois, parce que la fenêtre de la chaudière était brusquement devenue trouble.

— Tu crois ? dit-il d'une voix rauque.

— Non. J'en suis sûre.

Épilogue

Six mois plus tard...

— Et pourquoi fais-tu tout ce bruit, ma petite chérie ?

Bella, qui venait d'entrer dans la nurserie, y trouva Nalla debout dans son berceau, les mains serrées sur le rebord, son petit visage rouge d'avoir trop pleuré. Tout avait été rejeté autour d'elle sur le sol : Les oreillers, les jouets en peluche, la couverture.

— On dirait vraiment que ton monde a été bouleversé, dit Bella qui se baissa vers sa fille hurlante en regardant le désastre. Est-ce qu'ils ont dit quelque chose qui t'a contrariée ?

Mais d'avoir un témoin incita simplement Nalla à pleurer plus fort.

— Du calme, voyons, respire. Je t'assure, ça te donnera du souffle... D'accord, tu viens juste de manger, donc je sais que tu n'as pas faim. Ta couche n'est pas mouillée. (De nouveaux hurlements.) D'accord, je pense savoir ce que tu veux...

Bella regarda sa montre.

— Écoute, je veux bien qu'on essaye, mais je ne sais pas si c'est la bonne heure.

Elle se pencha, ramassa la couverture rose favorite de Nalla, et enveloppa le bébé dedans avant d'avancer vers la porte. Dès qu'elle quitta la nurserie, Nalla se calma un peu, puis se tut complètement dans le couloir aux statues, vers le grand escalier, et dans le tunnel qui menait au centre d'entraînement. Mais dès qu'elles sortirent dans le bureau, elle recommença à pleurer.

— Attends, je vais juste vérifier—

Dans le couloir, un groupe de *pré-trans* quittait les vestiaires pour aller vers le parking du centre. C'était agréable de les voir, et pas seulement parce que le vœu de Nalla allait probablement se réaliser. Après les raids de l'été contre la *Glymera*, les cours des futurs soldats avaient été arrêtés. Maintenant, la Confrérie avait recommencé son entraînement sur la génération suivante. Mais cette fois, il n'était plus réservé aux aristocrates.

Bella entra dans le gymnase par la porte de derrière, et s'empourpra en voyant le spectacle qui l'attendait. En face d'elle, Zsadist s'entraînait sur un punching-ball. Ses poings puissants envoyaient valser le sac jusqu'à un angle incroyable. Il était torse nu, et c'était étonnant sous les lumières grillagées de voir ces

muscles noueux, ces anneaux de poitrine brillants, cette allure de combattant. Même Bella, qui ne connaissait rien au sujet, s'en rendait compte.

À l'autre bout de la pièce, un élève le dévisageait, manifestement sidéré. Il avait un sweat-shirt dans sa petite main. Son visage montrait un mélange de peur et d'admiration, tandis qu'il regardait Zsadist s'entraîner, avec de grands yeux, la bouche ouverte, la mâchoire pendante.

Dès que Nalla poussa un cri qui résonna dans le gymnase, Zsadist se retourna.

— Désolée de t'embêter, dit Bella en élevant la voix pour couvrir les hurlements du bébé. Mais elle réclame son papa.

Le visage de Zsadist fondit aussitôt en un masque d'amour, perdant sa féroce concentration pour exprimer ce que Bella aimait à appeler sa Nalla-vision. Il avança à leur rencontre, l'embrassa à pleine bouche. Et prit la petite dans ses bras

Nalla se calma dès que son père la serra contre sa poitrine. Elle tendit la main qu'elle posa sur le cou épais, et se pelotonna contre lui.

Zsadist se retourna vers l'élève à l'autre bout du gymnase. D'une voix profonde, il lui dit :

— Le bus va arriver, fils. Tu devrais te dépêcher.

Quand il revint vers elle, Bella sentit la main de son *hellren* lui prendre la taille, et la serrer fort contre lui. Puis il l'embrassa encore et lui dit :

— J'ai besoin de prendre une douche. Tu viens m'aider ?

— Oh, oui.

Ils quittèrent ensemble le gymnase pour retourner au manoir. À mi-chemin, Nalla s'endormit, aussi ils passèrent la déposer dans son berceau dans la nurserie, puis savourèrent ensemble une longue douche brûlante— et pas seulement à cause de la température de l'eau.

Quand ils eurent terminé, Nalla s'était réveillée, juste à temps pour son histoire du soir.

Pendant que Bella se séchait les cheveux avec une serviette, Zsadist alla chercher l'enfant, et le père et la fille s'installèrent dans le grand lit. Quand Bella sortit un moment après, elle s'appuya contre le montant de la porte, et les regarda tous les deux. La paire était bien installée, si près qu'on aurait dit une seule personne. Zsadist avait le bas de son pyjama aux couleurs des *Black Watch*, (*NdT : 3ème Bataillon d'Infanterie du Régiment Royal d'Écosse,*) — et un tee-shirt noir. Nalla avait une grenouillère rose pâle, avec écrit : « *Daddy's Girl* » sur l'avant en blanc.

— *Oh, quels endroits allons-nous visiter ?* dit Zsadist, le livre sur les genoux, par le Dr Seuss.

Tandis que son père lisait, Nalla tapotait les pages de la paume de temps en temps.

C'était leur nouvelle routine. À la fin de chaque nuit, quand Zsadist rentrait de sa patrouille ou de ses cours, il prenait généralement une douche, tandis que Bella donnait à manger à Nalla, puis lui et sa fille montaient dans le lit, et il lisait pour elle jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Ensuite, il la remportait avec soin dans la nurserie, et revenait jouer « *au papa et à la maman* », comme il disait.

Aussi bien les lectures que la façon dont il s'était habitué à sa fille étaient des miracles, et tout ça était grâce à Mary. Zsadist et la femelle se rencontraient une fois par semaine à la cave, près du fourneau. Ils avaient parlé à Bella de ces sessions, Zsadist lui racontait parfois certains sujets, mais en général, ce qui se discutait là-bas restait à la cave. Bella était bien consciente que ce qu'ils partageaient devaient être horrible, parce que souvent Mary remontait dans sa chambre avec Rhage, et n'en sortait pas avant très très longtemps. Mais c'était efficace. Zsadist s'ouvrait d'une façon tout à fait nouvelle.

Ça se voyait avec Nalla. Quand l'enfant attrapait ses poignets, il ne se rétractait pas, mais la laissait embrasser ses bandes d'esclave. Il la laissait aussi grimper sur son dos abîmé, ou frotter son visage contre lui. Et il avait rajouté le nom de sa fille sur la peau de son dos, gravé avec amour par ses Frères sous celui de Bella.

Ça se voyait aussi parce que ses cauchemars avaient disparu. En fait, ça faisait des mois qu'il ne s'était pas réveillé trempé de sueur dans son lit.

Ça se voyait aussi dans son sourire, qui était plus large et plus fréquent que jamais.

Soudain, la vue de son *hellren* avec sa fille se brouilla. Aussitôt, comme s'il avait senti ses larmes, Zsadist leva les yeux sur elle. Il continua à lire, mais fronça les sourcils avec inquiétude.

Bella lui souffla un baiser. En réponse, il tapota le matelas à côté de lui.

— Alors, nous pouvons continuer à voyager, termina-t-il tandis que Bella se serrait contre lui.

Nalla poussa un petit cri heureux, et tapota la couverture du livre.

— Tu vas bien ? chuchota-t-il à l'oreille de Bella.

Elle posa sa main sur sa joue, et approcha son visage pour pouvoir l'embrasser.

— Oui. Parfaitement.

Tandis qu'ils s'embrassaient, Nalla tapota encore le livre.

— Tu es sûre que ça va ? insista Zsadist.

— Oh oui.

Quand Nalla attrapa le livre, Zsadist avec un sourire le récupéra gentiment.

— Qu'est-ce que tu pensais faire avec ça, sauterelle ? Tu en veux encore ? Tu es vraiment trop... Oh non non non... Pas question de me faire le coup de la lèvre tremblante. (Nalla se mit à rire.) C'est lamentable. Tu sais que je cède toujours quand tu me fais le coup de La Lèvre. Tu sais que tu peux obtenir n'importe quoi de ton vieux père, pas vrai ?

Nalla poussa un autre roucoulement, et son papa ouvrit à nouveau le livre, tout en recommençant l'histoire tout au début.

La voix vibrante de Zsadist annonça :

— Félicitations. Aujourd'hui, c'est le grand jour...

Bella ferma les yeux, posa la tête sur l'épaule de son *hellren*, et écouta l'histoire.

De tous les endroits qu'elle aurait voulu visiter, celui-ci était le meilleur. Juste là. Avec ses deux amours.

Et elle savait que Zsadist ressentait la même chose. C'était flagrant dans toutes les heures qu'il passait avec Nalla... dans les journées où il cherchait Bella dans le lit, dès qu'ils étaient seuls. C'était dans le fait qu'il avait recommencé à chanter, ou qu'il se mêlait à ses Frères, pas pour s'entraîner mais pour s'amuser. C'était dans son nouveau sourire, celui qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et dont elle était devenue accro.

C'était dans la façon dont ses yeux et son cœur s'étaient éclaircis.

Il était... heureux. Et devenait de plus en plus heureux de la vie qu'il avait.

Comme s'il avait lu ses pensées, Zsadist prit sa main dans la sienne, et la serra.

Oui, il ressentait exactement la même chose. C'était aussi son endroit préféré.

Bella écouta l'histoire, et se laissa mener jusqu'à la fin, comme sa fille, tout en sachant que tout était parfait dans le meilleur des mondes.

Leur mâle était revenu vers elles, et c'était pour y rester.

FIN